

WALDEN-WËYA

"Bien, bien" dit-il en tapotant patiemment de son stylo le dossier qui trônait devant lui, sur le sous-main de son bureau. "Les Waldens."

-C'est ça.

-Laissez-moi vous expliquer une chose, monsieur Sandberg, lui répondit le professeur. Si vous êtes venu me trouver, c'est parce que vous pensiez qu'en ma qualité de spécialiste du folklore et des légendes européennes, je pourrais probablement vous apporter une quelconque aide concernant votre... hum, votre cas.

-A vrai dire..., commença son interlocuteur.

-Mais comme tout bon mythe qui se respecte, l'interrompt le vieil homme sans prêter la moindre attention à sa remarque, un "bon" mythe est un mythe qui ne se prouve pas. Qui ne s'explique pas, qui ne trouve aucune heureuse finalité devant les micros des journalistes ou des férus de bizarreries en tous genres. Le monstre du Loch Ness, le fameux Bigfoot - ou Sasquatch ou bien Wendigo, selon les peuples ou les croyances - et tant d'autres que je ne pourrais vous les énumérer sous peine de vous endormir, sont justement devenus aussi populaires du fait même que leur existence n'ait jamais pu être avérée jusqu'ici. Et c'est bien ça qui leur confère ce caractère si passionnant et mystérieux.

Il se leva souplement et toisa son invité de sa haute stature, le regard pétillant – malgré ses soixante années passées –, un petit sourire en coin. Ce dernier était en quelque sorte l'antithèse parfaite de l'homme frêle et d'apparence plutôt banale qui lui faisait face. Il ne mesurait pas loin d'un mètre quatre-vingt et son maintien droit et robuste le rendait plus impressionnant encore que sa taille (pour un homme de son âge) ne paraissait réellement. Mais il possédait en outre des traits de visage fins et subtils, couplés à un regard perspicace qui délivrait la connaissance par chariots entiers, l'entourant ainsi d'une espèce d'aura d'intelligence et de savoir quasi-palpable, tant elle était incrustée dans sa physionomie même. A supposer qu'on ne sache absolument rien de lui avant de le rencontrer, on en arriverait rapidement à la conclusion que cet homme était un érudit de tout premier ordre. Mais bien entendu, pour qui s'y entendait un minimum, le professeur Lavoisier était un des spécialistes et connaisseurs les plus considérés dans son domaine.

D'un pas mesuré et un poil théâtral – habitude que sa profession, exercée dans les amphithéâtres les plus prestigieux du pays, lui avait rendue aussi naturelle qu'à un comédien sur les planches -, il se dirigea vers le tableau et attrapa au hasard un long morceau de craie.

-Voyez-vous, monsieur Sandberg, votre rapport, bien que méticuleusement préparé, je vous le concède, n'apporte cependant aucune piste nouvelle ou sérieuse nous permettant d'en avancer plus sur le sujet.

L'homme se renfrogna dans son siège et fit signe au professeur de continuer. Ce dernier s'arma de sa craie et débuta son « exposé », comme il l'aurait fait devant une promotion d'étudiants pendus à ses lèvres.

-Ce que nous savons, jusqu'à présent du « peuple Walden » si tant est qu'il existe, prononça-il un ton plus bas, est avant tout qu'on les décrit comme une race humanoïde présentant (il dessina en hâte sur la surface d'ardoise un visage grossièrement porcin)... une tête de sanglier... (puis il esquissa vaguement un buste, affublé de membres inférieurs et supérieurs, eux, parfaitement humains)... un corps d'homme... (puis arma sa curieuse silhouette d'une longue lance)...et nous supposons également qu'il s'agit d'un peuple guerrier... (il griffonna ensuite une suite de formes vagues et vespérales au-dessus de la chose)... qui serait probablement aussi porté sur la magie et les arts occultes.

Il marqua une courte pause, le temps de passer une main dans sa chevelure gris-blanc encore bien fournie.

-Eh bien, qu'en dites vous?

-Voyons, tout ça je le sais bien, c'est...

-Naturellement, rétorqua Lavoisier, vous le savez et même plus que de raison, car ce que je viens de vous exposer là (il frappa la craie d'un coup sec sur le tableau) est le résumé succinct en trois

minutes chrono de que vous avez mis des mois entiers à réunir sur un dossier d'une centaine de pages ! (à ce moment-là, il pointa sa craie d'un geste impérial vers l'homme toujours assis en face du bureau, recroquevillé dans sa chaise comme un accusé lors d'un procès).

Samuel Sandberg tenta vainement de protester, mais le regard d'acier du professeur le transperça à nouveau et il ne put que se résoudre à laisser celui-ci terminer sa démonstration, pour le meilleur et pour le pire.

-Excusez-moi si j'ai été un peu sec, dit-t-il, mais vous venez me voir en me réclamant la plus grande attention sur un sujet que je connais aussi bien que mes doigts de pied et, si vous me permettez, il s'agit ni plus ni moins que d'une perte de temps pour moi. Néanmoins...cette légende en particulier étant plus intéressante que la moyenne, je vais toutefois vous accorder l'attention que mérite votre requête, du moins pendant la durée de votre visite.

Un temps, un silence. Ni mot ni geste échangé durant ces quelques secondes incertaines, malgré le trouble apparent et l'autorité qu'exerçait Lavoisier sur l'autre.

-Pourrais-je donc continuer?

Le visiteur blême et plus pâle qu'un os de mammoth acquiesça en murmurant, à présent attentif à la moindre des paroles proclamées par son aîné, malgré son embarras. Ainsi, ce dernier retrouva le chemin de son large tableau et se mit à griffonner dessus avec la célérité typique d'un grand conférencier.

-Qu'elle soit purement chimérique ou non, nous pouvons remonter l'existence de ces créatures au moins jusqu'au moyen-âge, proféra-t-il d'un ton professoral, tout en annotant ses dires au fur et à mesure. Nous en trouvons également des traces dans des récits historiques, des chroniques et des chants guerriers scandinaves mais aussi à demi-mot, pour qui sait bien lire entre les lignes, dans la Kabbale juive et même certaines légendes ibériques. C'est un « phénomène » avant tout européen, mais il déborde par endroits sur d'autres civilisations... D'après toutes ces sources, leur territoire de prédilection serait la forêt, puisque ils sont supposés être des gardiens de la nature, de la terre et des forces élémentales qui la régissent, et leur déesse-génitrice – comme le modèle de la reine-mère chez les communautés insectivores – serait elle-même une force élémentaire de la nature, prenant sa source dans les racines, l'humus des sous-bois et les cours d'eau qui les traversent... Fascinant, n'est-ce pas?

-Bien entendu, coupa l'autre, prenant compte de mon ignorance et de ma relative méconnaissance, je n'ai peut-être pas eu tout le loisir de fouiller à volonté...

-Et c'est justement pour ça que vous êtes venu me voir, non?

Pour la première fois, le maigrichon bonhomme tint tête au professeur et après quelques instants de lutte muette, celui-ci vint se rasseoir en face de son invité de fortune en le fixant d'un œil perçant et interrogateur.

Un silence tendu se propagea alors dans la salle de classe, les rayons du soleil couchant s'infiltrant entre les stores pour y instaurer une pénombre rougeoyante propice au mystère et au secret.

-Bien. Ce n'est pas pour venir me rendre compte de vos « découvertes » ou me demander conseil sur cette obscure légende que vous êtes venu me voir...n'est-ce pas?

Sandberg soutint son regard d'un air buté pendant un moment sans lui répondre. Puis il se lança :

-Je...m-mon fils, bégaya-t-il d'une voix tremblotante. Mon fils. Il a disparu voilà dix-huit mois, on estime, pas très loin de notre domicile, mais ni la police, ni la gendarmerie n'en a trouvé aucune trace et... et...

-Continuez.

-Eh bien, la dernière personne l'ayant aperçu avant le... la... disparition - dieu que je hais ce mot ! - affirme qu'il était aux abords de la forêt d'Argençon lorsque cela s'est passé.

Lavoisier parut réfléchir quelques instants avant de relancer son interlocuteur, cette fois-ci réellement touché au vif de sa curiosité.

-Et alors... ? lâcha ce dernier.

-Et alors? Anthony, un très bon ami de mon fils, n'aurait jamais menti ! Il a... enfin, il aurait cru apercevoir une silhouette indistincte... une forme bizarre au loin s'approcher de... (il soupira puis inspira longuement avant de terminer sa phrase), de mon fils, lorsqu'il l'aurait vu pour la dernière

fois.

-Pouvez-vous avoir pleinement confiance en ces affirmations?

-Autant que si mon propre fils me les formulerait.

Le professeur marqua une pause, non vraiment sceptique, mais gardant en esprit l'idée qu'il fallait cependant se montrer prudent lors de ce genre de témoignages – dont il avait été maintes fois la victime, la plupart du temps pour des inepties aussi dignes de foi qu'un rhinocéros unijambiste chantant la marseillaise...

Alors, sans prononcer un mot, Sandberg récupéra son dossier et le fouilla prestement pour en ressortir une photographie format A4, qu'il déposa sous le nez de Lavoisier.

-Ce n'est pas une photo officielle du rapport de police, articula-t-il calmement. Je l'ai prise le jour même et à l'endroit exact où Anthony m'avait dit voir « disparaître » mon enfant. Personne d'autre que moi ne l'a vue.

Le vieil homme examina attentivement l'image pendant quelques minutes, en fronçant légèrement les sourcils. Le cliché montrait en gros plan et sans aucun trucage possible une série de traces de sabots incrustées dans la terre molle : une empreinte typique que tout chasseur aguerri identifierait comme celle d'un sanglier, sauf qu'à bien y regarder, elle n'avait, ni les proportions ni même l'agencement « correct » de celle d'un animal et encore moins celle d'un homme... c'était vraisemblablement "*autre chose*".

Arthur Lavoisier se leva de son siège avec gravité, se pencha et lui serra fermement la main, le visage figé dans une expression de détermination absolue et sans équivoque.

-Je ne sais pas vraiment à quoi m'en tenir, mais on retrouvera votre fils, Samuel. Je vous en fais la promesse.

Sandberg regardait son compagnon faire les cents pas en revenant constamment sur ses traces, griffonnant fébrilement sur un carnet de notes antédiluvien.

C'était le même cirque depuis près de deux jours – activité uniquement mise de côté pour aller dormir ou se restaurer. La maison des Sandberg, à l'orée de la forêt, se trouvait à peine à cinq cent mètres de là et ils pouvaient ainsi tous deux – mais surtout le professeur – passer de celle-ci aux abords des bois en un clin d'œil. En effet, depuis que Lavoisier avait décidé d'offrir son aide au malheureux père du disparu, il n'avait cessé d'arpenter le même itinéraire, allant du pavillon au domaine forestier, essayant en vain de reconstituer les derniers déplacements de David.

« Êtes-vous certain que cela est vraiment nécessaire? » demanda Sandberg au professeur, d'un ton las et exaspéré.

-Bien entendu, bien entendu cher ami ! lui répondit celui-ci avec entrain. Il ne faut rien laisser au hasard. Plus j'en saurais sur le mode opératoire de... (il hésita brièvement, comme si les mots ne voulaient pas sortir de sa bouche).

-... des Waldens, compléta l'autre.

-Oui, si c'est bien de cela dont il s'agit (petit toussotement embarrassé). Plus nous en saurons, plus il nous sera aisé de suivre leur trace et d'aller à leur rencontre.

-Vous en parlez comme s'il s'agissait d'une espèce de traque...

-Et n'est-ce pas de cela dont il est question ? Eh bien soit, nous irons alors à la chasse ! rétorqua un Lavoisier fougueux, au comble de l'excitation.

Force était de reconnaître cependant, que malgré l'enthousiasme débordant de celui-ci, ils marchaient tous deux en terrain inconnu et l'aura de légende et de sombres rumeurs qui accompagnaient ces créatures n'avait rien de très engageant...

"*Les Waldens*", songea Samuel en contemplant la masse colossale et intimidante de la forêt à leurs pieds. Celle-ci s'était peu à peu forgée au fil des siècles, jusqu'à devenir cet impressionnant empire végétal qui engloutissait tout sous son ombre et ses racines ; de la simple fourmi jusqu'aux

majestueux et altiers conifères. Et les Waldens, la race qui s'abreuvait à ses fontaines secrètes – jusqu'à l'origine de sa création, s'il fallait en croire les légendes – tel un nouveau-né puisant son lait nourricier à la source même du sein. Fallait-il y accorder un quelconque crédit?

-Arthur?

Déconcerté qu'on l'appelle par son prénom, ce dernier stoppa net ses allées et venues.

-Pensez-vous que l'on devra se battre?

Après un bref instant de méditation, le professeur répondit, le visage fermé.

-Peu importe, on en reparlera plus tard. En attendant, préparons-nous, car nous allons avoir besoin...

... « d'équipement ? » interrogea Sandberg d'un air interdit, une pioche à la main.

A présent, les deux compères se trouvaient dans un magasin de bricolage-jardinage, après que le professeur ait réussi à persuader son compagnon de l'y emmener.

-Croyez-vous, jeune homme, que c'est à une balade de santé que nous nous rendons ? A une simple promenade en forêt ?

-Pas vraiment, mais...

-Alors, nous sommes d'accord ! Maintenant, accompagnez-moi dans ce rayon là-bas, nous allons avoir également besoin de cordage.

A dire vrai, cela amusait beaucoup Samuel de voir cet homme d'à peine de vingt ans son aîné l'appeler « jeune homme » ; mais encore plus le fait de voir celui-ci s'enflammer pour une escapade qui aurait largement de quoi décourager plus jeunes et plus robustes que lui. Pour un peu, il s'en inquiéterait presque... Mais lorsqu'il ouvrit de nouveau la bouche, ce fut pour aborder un tout autre sujet.

-Maintenant que j'y suis, pourquoi nous avoir emmené ici au lieu de se servir tout simplement de mes propres outils, déjà à la maison?

-Tout d'abord, parce que vous avez une femme. Et nous voir fouiner dans votre cabane à outils et en ressortir équipés comme des archéologues mercenaires ou des prospecteurs guerriers n'aurait rien eu de très rassurant. Et puis, lors de mes régulières excursions, je suis souvent venu me fournir ici : c'est du matériel fiable et efficace, croyez-moi sur parole !

La véritable raison était bien entendu toute autre. L'idée sous-jacente était que si jamais il devait leur arriver malheur, on les aurait aperçu dans les parages une dernière fois et que l'on saurait à partir d'où et quand les rechercher...sinistres pensées, mais pas forcément irréalistes en vue de leur prochaine expédition.

Mais avant que Sandberg n'ait pu se formuler le moindre soupçon, son camarade, jouant à merveille le rôle du petit vieillard jovial et irritant à la fois, le noya sous un flot d'imprécations, de futiles réprimandes et d'articles exagérément lourds et encombrants à charger.

Forêt domaniale d'Argençon.

Jamais le panneau d'indication à l'entrée de celle-ci n'avait paru si menaçant à Samuel Sandberg, alors qu'il y avait pourtant vécu à proximité quasiment toute sa vie d'adulte durant.

Jusqu'ici, il n'avait jamais rien eu à craindre de ce domaine, mais depuis que son fils avait disparu – ou été enlevé, c'était maintenant une quasi-certitude – les choses avaient bien changé. Il s'y aventurait maintenant en tant que conquérant, dont les pas étaient aussi tâtonnants que l'issue incertaine.

Mais il avait pour le guider le professeur Lavoisier, faisant office pour lui de boussole et de guide à la fois ; mû d'un côté par son instinct et dirigé de l'autre par sa connaissance parfaite du folklore inhérent au peuple dont ils étaient sur la trace.

Comment comptait-il trouver les Waldens ? De quelle façon allaient-ils s'y prendre pour les débusquer et leur ravir son fils, à supposer que ce soient bien eux à l'origine de son rapt ? Et en sus de tout cela, reviendraient-ils vivants ?

De toutes ces questions, flegmatique et philosophe, le professeur n'avait qu'un « on verra bien sur le

moment » à offrir en guise de réponse.

Bien maigre, en vue des difficultés qu'ils allaient devoir affronter. Mais il n'avait pas d'autre choix que de se fier à ce dernier et malgré son appréhension, il ne pouvait s'empêcher de lui octroyer une confiance quasi-aveugle...

C'est ainsi que par une belle matinée de printemps, ils pénétrèrent dans les profondeurs de la forêt, bien décidés à réussir leur mission de sauvetage, quoi qu'il en coûtât.

Malgré la fraîcheur encore relative de l'air sous les ramures, ils avaient l'impression de progresser depuis une éternité, à pas de mouches, comme si la forêt les avaient engloutis en son sein depuis des journées entières. Était-on déjà en début d'après-midi ? Ou alors celui-ci avait-il déjà été bien entamé ? L'arc du soleil dans le ciel semblait affirmer le contraire.

Il régnait dans les frondaisons et sous la voûte végétale un silence oppressant que chacun interprétait comme le signe d'une attaque imminente. Mais les créatures qu'ils recherchaient pouvaient-elles réellement soupçonner leurs intentions ?

Plus pour occuper ses pensées ailleurs que par soucis de civilité, Sandberg entama la conversation :

-Avez-vous des enfants, professeur? s'enquit-il prudemment.

-J'en ai eu...fit-il, dans un sourire lointain qui n'exprimait pas grand chose.

-Pardon, je ne voulais pas...

-Allons donc ! Vous m'avez posé une question et j'y réponds. Je vous rassure, souffla-t-il après quelques instants de méditation, je n'ai pas eu à déplorer de décès dans cette branche-là de ma famille. Mais vous savez, mes études, mon emploi du temps exigeant, mes voyages...la distance...

-Vous ont-ils reniés? Ils vous ont abandonnés?

Le professeur joua distraitement avec les sangles de son sac à dos, les yeux dans le vague, avant de répondre.

-Il serait plus juste d'affirmer le contraire, mon ami. Au début, je fis tout pour garder mes attaches et le lien fragile qui nous unissaient, mais avec le temps...avec le temps, on choisit certaines priorités en se disant qu'il sera toujours possible plus tard de rattraper le temps perdu. Hélas, on apprend au bout de quelques années, à ses dépens, que le temps n'attend pas et qu'une carrière florissante ne remplace pas une famille. Mais...

-...il est déjà trop tard?

-C'est cela. Il est toujours trop tard lorsqu'il s'agit de freiner l'écoulement des grains dans le sablier et tout ce temps perdu ne se rachète ni avec des pardons, ni avec des faveurs. Le temps perdu se dissout dans les brumes de l'infini et tout ce qui va avec : souvenirs manqués, rendez-vous oubliés, moments à jamais ratés et effacés, comme s'ils n'avaient existé que dans la vie de fantômes. Et c'est probablement ce que j'étais à leurs yeux. Un fantôme. Un fantôme de père dont seules de vagues photographies pouvaient prouver l'existence.

L'autre s'abstint de lui poser la question qui lui brûlait les lèvres, car dans cette confession même, il en avait déjà la réponse. Naturellement, qu'il devait le regretter. Ses yeux et les replis de ses remords le lui avouaient plus certainement qu'aucune autre parole.

A ce moment-là, un courant chaleureux d'humanité et de compréhension passa entre les deux hommes, ceux-ci n'étant plus liés en cet instant que par l'essence d'un sentiment universel : égalité devant la peine, compassion et besoin d'offrir son aide, son soutien.

-Oui Samuel, reprit le professeur en rompant le charme, c'est pour cette raison que je veux vous aider à retrouver votre enfant. Cela et...

-Laissez-moi deviner. Le trophée – du moins symbolique – que vous pourriez ramener d'une race prétendument imaginaire, répondit Sandberg, malicieux aussi bien dans l'œil que dans la langue.

-Simple déformation professionnelle !

Sur quoi les deux hommes explosèrent de rire, évacuant d'un coup tout leur stress, conscients l'un et l'autre que c'était sûrement là leurs derniers moments de légèreté avant de se jeter dans la gueule du monstre.

Ils firent halte sur l'un des derniers grands axes forestiers qu'ils devraient croiser, vers deux heures de l'après-midi.

Leurs sacs à dos étaient pleins à craquer d'équipement en tout genre, mais la majeure partie de leur contenu était destinée aux premiers secours et au matériel de survie ou de campement. Sacs de couchages, couvertures isolantes, bâches, jeux de cordes de toutes tailles, ustensiles de cuisine, minuscule réchaud à gaz, lampes torches et autres fusées éclairantes. Pelles et pioches dépassaient de façon incongrue de la masse hétéroclite, rappelant aux explorateurs qu'une corvée d'excavation ferait probablement partie du programme...

Mais pour l'heure, ils étaient assis à l'herbe même, en mastiquant sans plaisir des sandwiches fades, à l'ombre d'un imposant hêtre.

Dans un moment de confiance et de complicité naissante, Sandberg avoua au professeur qu'il était juif. C'est dans une de ces vieilles fables traditionnelles se transmettant à l'oral de génération en génération, qu'il avait entendu parler pour la première fois des Waldens, noyés entre les terrifiants récits de golems, de djinns et autres dybbouks.

-Je parie qu'enfant, vos parents vous effrayaient avec ces histoires avant de vous coucher le soir. Un peu comme notre bon vieux père fouettard, ironisa Lavoisier entre deux bouchées.

-Plus ou moins, oui. Mais de tous ces monstres, ce sont bien les Waldens qui me terrorisaient le plus.

-Hum..., commenta l'autre sans passion.

-Croyez-vous sincèrement que c'est à ce genre créatures dont nous avons à faire, professeur ? Nous sommes partis sur cette folle hypothèse, nous engageant tête baissée dans cette une quête qui ferait pleurer de rire n'importe qui tant elle est ridicule, courant à la poursuite de créatures mythologiques dont l'existence réelle n'a jamais pu être prouvée ni même envisagée au fil des siècles... Que trouvera-t-on au bout du chemin, Arthur ? Des sangliers sorciers à corps humain ? Y croyez-vous honnêtement ?

L'intéressé répondit par un haussement d'épaule, mais l'incandescence de son regard démentait cette feinte nonchalance.

-Il le faudra !

Et sur cette ultime preuve de sagesse et de bon sens, il fit signe à son ami d'empaqueter à nouveau leurs affaires, puis se remirent peu de temps après en marche ; cheminant sur un sentier pavé de légendes ancestrales et de lointaines aubes boréales.

Ils marchaient depuis des heures. Cette fois-ci, ils ne se fièrent pas au temps perçu, mais à leurs montres, qui leur indiquaient que la fin d'après-midi était proche.

Après avoir laissé derrière eux leur dernier chemin gravillonné, ils s'engagèrent dans des suites de sentiers de plus en plus étroits, s'enfonçant chaque fois plus loin dans les profondeurs de la forêt presque devenue jungle. Jusqu'à ce que ces sentiers ne se résument plus qu'à de tortueuses pistes de terre sinuant entre une végétation folle et touffue, où l'on ne pouvait plus avancer qu'en file indienne.

Des pistes au sol défoncé et chaotique, d'où les racines environnantes semblaient s'échapper comme des prisonniers en quête de liberté...

Le soleil ne traversait quasiment plus la voûte végétale, donnant l'impression que ce terrain était banni ou annexé du reste du domaine, telle une terre gangrenée où la lumière ne filtrait jamais et dont les vers eux-mêmes ne voulaient pas.

Lorsque Sandberg se hasarda à demander au professeur s'il avait la moindre idée d'où il les menaient, ce dernier répondit à nouveau par une de ces phrases énigmatiques dont il avait le secret : « Quand on marche sur les traces du Chaos, c'est en son cœur même que l'on trouve la voie. »

-Merci pour le trait d'esprit, mais je crois surtout que vous avancez au p'tit bonheur la chance et que vous n'en savez pas plus que moi, rétorqua-t-il à bout de souffle, acide.

-Chuuut, le coupa Lavoisier.

-Attendez, ne le prenez pas mal, mais...

-Pour l'amour de Dieu, taisez-vous !!

Joignant le geste à la parole, il referma sèchement sa main sur la bouche de l'homme et l'entraîna à sa suite sous le couvert d'un énorme rocher garni de mousse.

-Regardez par là-bas, chuchota le vieil homme en désignant du doigt un fourré, à une dizaine de mètres environ.

La lumière déclinante, dans cette végétation exubérante, ne permettait pas distinctement de discerner la forme mouvante, mais celle-là n'était clairement pas d'origine humaine. Silhouette obscure dans la pénombre...

Celle-ci néanmoins, présentait plusieurs particularités qui ne laissèrent pas ses observateurs indifférents. En premier lieu, les contours de cette silhouette drapée d'ombre étaient plus grands que la moyenne, dépassant allègrement les deux mètres, même voûtée. Puis, l'agencement de ses membres, les courbes de ceux-ci et plusieurs autres détails montraient de façon apparente qu'elle n'avait aucune parenté avec l'homme (malgré ses deux bras, ses deux jambes et sa station debout). Quelle était donc cette chose qui lui servait de tête, qui de loin évoquait l'allongement du museau d'un rat ? Mais au-delà de tout ça, c'est avec un prodigieux dégoût que les deux hommes remarquèrent le point culminant de son innommable anatomie : les articulations entières de cette chose – phalanges, genoux, épaules – semblaient perpétuellement se déboîter et se remettre en place, à chacun de ses mouvements convulsifs et saccadés ; tel un pantin dirigé par les fils d'un marionnettiste drogué.

-C'est ignoble..., murmura Sandberg dans un souffle d'effroi. V-vous croyez que...?

-Aucune idée. En fait, je ne pense pas, mais observons avant tout.

La chose paraissait être à la recherche de quelque chose...mais après quelques minutes, elle abandonna et s'éloigna de sa démarche erratique, jusqu'à disparaître au milieu des arbres.

-C'était l'un deux ? s'enquit Sandberg, comme si la conversation n'avait été interrompue.

-Cette chose n'était pas humaine, c'est la seule certitude que nous avons. Pour le reste...

Puis, après quelques instants de réflexion :

-Nous dormirons ici ce soir. Une activité magique est à l'œuvre dans les environs, j'en mettrais ma main à couper. Pas de feu, nous mangerons froid (et anticipant les protestations de son « jeune » ami :), pas de cigarettes non plus, le moindre signe de notre présence pourrait nous trahir...nous dormirons à même le sol sans couverture si cela nous permet de passer inaperçu. Maintenant taisez-vous et préparez-nous de quoi manger. Pendant ce temps...

Il commença à trifouiller dans son sac et lorsqu'il trouva l'objet de sa recherche, se leva prudemment, à l'affût du moindre mouvement aux environs.

Rien.

Alors, il se dirigea vers l'arbre le plus proche et l'entama de biais au niveau des premières et deuxièmes branches, à l'aide d'une courte machette.

-Je balise mon chemin, fit-il avec un sourire rusé, visible même au travers du voile opaque de la nuit.

Le repas froid fut aussi morne et sans saveur que celui du midi, mais après la longue marche de la journée et leur malvenue rencontre, celui-ci leur fit l'effet d'un festin digne d'une table royale. Ne manquaient plus que les bouffons et les cracheurs de feu. Toutefois, leur conversation ne fut pas aussi « festive » que le reste ; ils devaient rester discrets sur ce territoire hostile, qui venait de leur confirmer la présence d'habitants en ces lieux.

Ainsi, ils chuchotèrent tout du long, comme deux écoliers ayant peur de se faire surprendre dans les couloirs d'un internat. Ils veillèrent une ou deux heures, sur leurs gardes, puis allèrent enfin se coucher dans l'inconfort des branches cassées, des cailloux et des feuilles mortes en voie de décomposition.

Le bois alentour était vide de tout bruit. Aucun sanglier ne rôdait avec ses marcassins en quête de nourriture, aucun oiseau nocturne ne fendait l'obscurité de ses harmonieuses trilles, aucun lapin ou

rongeur forestier ne faisait bruisser les feuilles ou les buissons. Le sentiment d'oppression que les deux hommes avaient ressenti en début de journée en pénétrant dans la forêt les assaillaient maintenant avec la force d'un poing en acier ; et c'est en réduisant le rythme et le souffle de leur respiration au maximum qu'ils se laissèrent porter dans un pénible sommeil. Sans le savoir, ils révèrent tous deux de formes grotesques, aussi noires que le puits de la nuit et aussi malfaisantes qu'une horde de démons échappée du gouffre...

Le lendemain, ils se réveillèrent mal à l'aise et pas vraiment reposés. Une nouvelle journée de traque les attendait...mais à présent, qui chassait qui?

Ni l'un ni l'autre ne fut très bavard durant la matinée, chacun trop occupé à ressasser, disséquer sous tous les angles et analyser la journée de la veille.

N'avaient-ils pas fait fausse route depuis le début ? Se pouvait-il que dans un moment d'extrême tension et de paranoïa partagée, ils aient rêvé de cette forme sombre aux émanations malsaines ? Ou alors, peut-être leur imagination avait-elle simplement brodé ces motifs extravagants sur l'ossature bête et simple d'un homme en promenade ?

Quelque chose pourtant leur disait qu'il en était rien ; et cette région de la forêt était de toute façon bien trop éloignée et inhospitalière pour espérer y croiser la moindre présence humaine...

Nulle trace ici de chasseurs ou de braconniers, de chemins défraîchis à la hâte par la botte de promeneurs ou de cueilleurs de champignons, pas plus que de naturalistes ou de gardes forestiers à pied ou à chevaux. Ici, la nature régnait en maîtresse absolue, érigeant des barricades végétales de l'intérieur de sa forteresse inviolable : malheur aux inconscients voulant braver une telle force !

Mère Nature, farouche et implacable, inaccessible.

En l'absence de tout sentier visible, le professeur Lavoisier continuait à suivre un itinéraire connu de lui seul, jetant cartes et boussoles aux orties, uniquement guidé par un instinct inébranlable ; suivant cette piste de Chaos désordonné que lui suggérait son radar intérieur.

Armé de sa machette, il ouvrait la voie et marquait de temps en temps un tronc de son empreinte, afin de garder des repères pour le retour.

Autour des deux explorateurs, le paysage se composait d'un taillis inextricable de ronces, d'arbres pourris laissés aux bons soins des insectes charognards et de mousse spongieuse, gorgée d'humidité. Plantes grimpantes, fougères et lianes trapues formaient autour et au milieu de tout cela une toile vert profond, amoindrissant la visibilité jusqu'à ne plus pouvoir rien distinguer au-delà de dix mètres. Quand la terre du sol se laissait entrevoir au milieu de ce tapis d'humus en putréfaction, celui-ci était si cabossé qu'il semblait témoigner d'un cataclysme l'ayant à jamais défiguré.

Et tout comme la veille, ce coin-ci de la forêt d'Argençon paraissait être déserté de toute forme de vie animale...

Cet endroit était-il maudit ?

Mais aucun des deux hommes ne put laisser ses pensées vagabonder plus en avant sur la question, car c'est à ce moment-là que le professeur sentit le sol se dérober sous ses pieds : il venait de chuter dans le lit d'un ancien cours d'eau.

Un ruisseau pas très large, mais la tranchée descendait au moins à un mètre cinquante de profondeur.

Bien entendu qu'il était tombé ! Avec des buissons aussi épais, impossible de savoir où on posait les pieds et encore moins d'éviter d'éventuels obstacles...

-Professeur, vous allez bien ? s'écria Sandberg au-dessus de lui, sa tête apparaissant d'un côté de la tranchée.

-Mouï, ça peut aller..., ronchonna-t-il essoufflé, mais ces acrobaties ne sont vraiment plus de mon âge. Veuillez vous approcher et me tendre la main pour me hisser, s'il vous pl...hé ! attendez voir... Sous son derrière endolori, il tâtonna une pierre qui faisait saillie. Une pierre étrangement lisse...comme si elle était polie.

Il se retourna et accroupi, commença à l'examiner.

-Professeur ?

Celui-ci étudiait maintenant les parois de la tranchée d'un œil attentif, suivant des mains les bords de celle-ci, tel un archéologue déchiffrant à mesure qu'il les découvre les hiéroglyphes d'une crypte antique.

-Descendez, Sandberg... TOUT DE SUITE !!

Ne comprenant pas sur le moment, mais ayant assez confiance en son aîné pour lui obéir à la lettre, il obtempéra et se jeta dans le fossé d'un bond souple et mesuré.

Alors seulement, il tourna son regard vers le centre de l'attention du professeur...et comprit !

En place et lieu de glaise ou de racines, c'étaient des pierres qui recouvraient les parois intérieures de cet étrange fossé. Elles couraient tout le long de celui-ci, parfaitement taillées et ajustées au millimètre près. Telle une fresque géante, des runes magnifiquement ciselées et de complexes figures ésotériques s'étendaient sur toute la longueur de ces parois, transformant ce qu'ils croyaient être un simple lit asséché en une espèce de tunnel façonné dans la roche. Les murs étaient à angles droits et le sol aplani, lui aussi recouvert de ce majestueux revêtement de pierre gravée. Mélange de gris érodé et de brun d'écorce, les pierres de cette étonnante construction donnaient presque l'illusion d'être constituées de bois pur, habilement ouvragé.

L'ensemble évoquait des temps anciens et reculés, sensation d'une vertigineuse antiquité ouvrant ses portes en rattrapant en une minute tous les siècles écoulés...

Sentir ressurgir d'un coup l'abîme de ce passé immémorial avait presque quelque chose d'effrayant. Fascinant peut-être, mais effrayant aussi. Que pouvaient donc receler ces strates d'espace-temps occultées à la connaissance de l'homme depuis si longtemps ? Quels sombres secrets avaient-elles gardé, cachées en son sein ?

Cependant, ni les interrogations ni les doutes n'arrivèrent pas à fléchir la détermination des deux hommes, quoi qu'ils puissent trouver au bout de ce boyau dallé.

C'est dans la fièvre de l'exaltation et de la crainte mêlées qu'ils s'avancèrent tous deux sur celui-ci...

Plus ils progressaient et plus la méfiance initiale faisait place à l'émerveillement.

Bien sûr, on était en droit de se poser des questions sur les créateurs de cette incroyable construction, mais on pouvait aussi mettre ces zones d'ombre de côté et simplement se contenter d'admirer. Tandis que les arabesques richement illustrées – récits de batailles épiques, scènes de tous les jours, équations indéchiffrables et symboles occultes s'y côtoyaient dans une frise au-delà de toute description – continuaient à défiler de part et d'autres des aventuriers, le « couloir » de pierre s'enrichissait peu à peu d'ornements divers. Tout d'abord, des alcôves dans lesquelles trônaient d'étranges candélabres, puis bientôt des arches ou des passerelles au-dessus de leurs têtes, sculptées là aussi avec le plus grand art et mariant à merveille courbes élégantes et angles durs ; architecture guerrière et raffinée à la fois qu'on imputerait aussi facilement aux Mayas qu'aux antiques bâtisseurs d'Angkor-Vat.

Tout cela avait-il un sens ? Le peuple Walden avait-il réellement talonné d'aussi près l'Histoire ?

Stupéfait, le professeur n'arrivait à prononcer mot, le souffle coupé par l'incrédulité. Sandberg, quant à lui, essayait tant bien mal d'ordonner ses pensées pour trouver un sens à tout ce qu'il voyait. Néanmoins, cette marche à l'intérieur du « couloir », au-delà de sa beauté formelle, avait quelque chose d'étouffant. Sur les côtés, ils ne voyaient au niveau des yeux qu'au ras du sol végétal, comme s'ils étaient enfermés sous quelque tunnel laissant fugitivement apparaître le monde d'au-dessus.

Parfois les arches étaient noyées sous les broussailles et des enchevêtrements de branches si denses qu'elles formaient presque un plafond impénétrable au-dessus d'eux ; et bien que les pierres sous leurs pieds étaient encore en parfait état, elles étaient recouvertes de restes en décomposition de plantes, d'animaux morts et d'une fine couche de terre aussi volatile que la poussière.

Pis encore, les murs semblaient par moments vouloir se resserrer sur eux...

En vérité, ce lieu exacerbait le sentiment de claustrophobie qu'ils sentaient monter en eux et le professeur Lavoisier commença à devenir nerveux.

Oui c'était cela : un tunnel fendant la forêt de sa lame rectiligne, qui n'avait pour but que de rendre fous ou paranoïaques les curieux ayant eu le malheur de s'y perdre...

Sous les frondaisons, le soleil couchant recolorait d'un prisme or orangé tout le décor environnant : troncs se transformant en colonnes irisées de milles reflets, grappes de lianes revêtant l'aspect de gracieuses arcades. Le manteau forestier révélait sa tenue d'apparat et c'était là un spectacle aussi fabuleux qu'inattendu.

Mais aucun des deux hommes n'étaient en condition de l'apprécier, toujours aiguillonnés par cette sensation de malaise et de peur diffuse...

Ce n'est qu'aux dernières lueurs du crépuscule, dans un état d'épuisement aussi bien physique que moral qu'ils arrivèrent devant le mur.

Et encastrée dans ce mur de roche qui leur barrait le chemin, une porte.

-Encore une nouvelle énigme ? questionna Sandberg.

-Une mise à l'épreuve peut-être, lui répondit le vieil homme.

Comment avaient-ils pu déduire que l'obstacle leur faisant face était une porte, ils n'auraient su le dire. Car celle-ci n'avait à l'apparence rien de tel, ni aucun gond ni aucun mécanisme permettant de penser qu'il s'agissait d'une porte, mais ils le sentaient tous les deux en leur for intérieur. Quelque chose en elle proclamait « la route s'étend de l'autre côté, venez me rejoindre, venez me prolonger de vos pas ! »

La porte représentait en bas relief, de façon très stylisée, ce qui selon Lavoisier devait être un prêtre Walden, brandissant lance d'une main et sceptre de l'autre. Le tout toujours creusé dans cette roche à l'allure d'ébène.

Le professeur tâtonna, poussa, tirailla en tous sens, essayant par tous les moyens de faire basculer ou d'enclencher un système d'ouverture quelconque... mais rien n'y fit.

A l'aide d'un bout de bois, il força de tout son poids sur l'un des orbites ; tentative désespérée.

-Alors, et maintenant...? hasarda le plus jeune des deux hommes.

-On a plus qu'à fouiner dans nos grimoires et en extirper des incantations rituelles, railla l'autre en s'adossant à un des murs.

Prenant la remarque au pied de la lettre, Sandberg joua le jeu, débitant des suites de charabia mystico-carnavalesque et de mélopées dignes de gourous occultes de seconde zone, pour le simple plaisir d'exaspérer son compagnon.

Soudain, un dé clic.

Il fouilla dans sa mémoire et déchiffra des yeux de son esprit une suite de mots que le professeur identifia comme de l'hébreu, lorsqu'il les prononça ensuite à mi-voix. L'homme s'avança, posa les mains de part et d'autre du pseudo-totem, tout en continuant à réciter cette étrange formule, les yeux à moitié clos. Celle-ci avait presque quelque chose de chamanique et l'air autour des deux adultes vibrait de mystères et d'enchantements...

C'est la mine ébahie que Lavoisier vit brusquement la porte s'enfoncer – s'enchâsser, plutôt – dans le sol même, ne laissant derrière elle aucun signe de sa présence antérieure.

Elle aurait pu ne jamais exister.

-Qu'est-ce que c'était ?

Le professeur avait les traits déformés par la stupeur et l'incrédulité, mais la curiosité, comme toujours, prenait le pas sur le reste.

-Ne me dites pas que vous avez pris des cours d'esotérisme du soir, je ne vous croirais pas !

Amusé, l'intéressé mit quelques instants à répondre, sentant croître l'impatience de son aîné – impatience qui allait de paire avec son ébahissement. Puis, il consentit enfin à lui donner une explication.

-Littéralement, ça veut dire : « Porte, je suis sur ton seuil, ouvres-toi et éclaires-moi de la lumière de la vérité ».

-Une formule kabbalistique ? Une invocation ? De la... « magie » ? fit le professeur, une grimace d'incompréhension figée sur le visage.

-Non, rien de tout ça. Une de nos phrases fétiches de jeunesse, quand on jouait aux aventuriers avec

mes amis.

-Je ne comprends toujours p...

Sandberg émit un joyeux gloussement, puis lui tapota l'épaule en le gratifiant d'un clin d'œil.

-Il faut garder son âme d'enfant, Arthur. La magie existe pour qui veut bien y croire.

Alors, savourant pour la première fois sa victoire sur le vieillard encore perplexe, il dépassa celui-ci et s'engagea sur le chemin qui s'ouvrait devant eux ; un rictus espiègle remontant le bord de ses lèvres.

L'effet de surprise passé, le spectacle du tunnel, de ses parois ciselées et de ses arcades commença peu à peu à s'amenuiser.

La nuit n'allait pas tarder à tomber et aucun des deux hommes n'avait envie de la passer au fond de ce boyau, de cette tranchée... ruines antiques ou non. Coïncidence ou caprice de la destinée, c'est à peu près à ce moment-là qu'ils sentirent le sol s'élever en pente douce sous leurs pieds. Ils ne le remarquèrent qu'au bout de quelques minutes, quand ils prirent conscience que leur champ de vision s'élargissait progressivement.

Les cimes des arbres dévoilaient maintenant les branchages qui les précédaient, ainsi que les troncs à partir desquels ils s'étendaient ; bientôt jusqu'à leur base. Ils ne purent cependant enregistrer les paramètres du décor qui les entouraient qu'une fois la pente du tunnel arrivée au niveau du sol. C'était fantastique ! Au-delà des mots...

alentour, des constructions de pierre de formes et d'influences diverses se mélangeaient de toutes parts, n'ayant qu'un seul dénominateur commun : leur gigantisme. Partout où l'œil se posait, des architectures massives et dissemblables foisonnaient, comme autant de bourgeons multicolores prospérant sur des ramures sans fin. N'y avait-il pas de ce côté-là comme des traces de ruines précolombiennes ? Ce bâtiment-ci n'évoquait-il pas la grandeur des pyramides égyptiennes ? Et cet ensemble de murailles et de tourelles ne rappelait-il pas les temples endormis de Babylone, mystérieux et envoûtants gardiens des temps perdus ?

Au milieu des lichens centenaires et des plantes grimpantes, ces constructions exhalaient un souffle d'antiquité dans la forêt clairsemée ; laquelle semblait avoir reculé pour faire honneur à ces prestigieux invités.

Au bout de larges allées, on trouvait des croisements conçus à la façon romaine, auxquels succédaient des places ou des squares dans la pure tradition grecque. Derrière des bosquets, on se trouvait nez à nez avec des cairns d'inspiration gaélique, qui n'auraient pas dépareillé sur d'anciens champs de bataille celtes.

En hauteur, des passerelles au dessin exquis reliaient les bâtiments entre eux, rendant la cité aussi praticable au sol que dans les airs.

Tout cela était si démesuré, si improbable !

Tellement hors de portée, hors du temps...

Les Waldens étaient-ils réellement responsables de ça ? Étaient-ils aller pêcher dans les traditions architecturales et les mythologies de tous ces peuples pour bâtir cet ensemble hétéroclite ? Ou alors... pensée complètement insensée et qui remettrait en cause le fondement même des nations, leurs croyances et leur héritage : en étaient-ils à l'origine ?

Les Waldens avaient-ils donné naissance – métaphoriquement – au genre humain ?

Non bien sûr, c'était inconcevable, aussi bien d'un point de vue anthropologique qu'empirique, *mais...*

« Professeur ? » répéta Sandberg.

Ce dernier cligna des yeux, essayant tant bien que mal de se rattacher à la réalité présente.

-Je disais que c'était totalement fou. Nous ne rêvons pas, n'est-ce pas ? Ce que nous voyons, tout ça... c'est réel ? Je n'ai jamais vu quelque chose d'aussi incroyable.

-A moins que nous soyons tous deux atteints d'hallucinations, entama-t-il d'un ton dubitatif, je suppose que ces choses-là existent bel et bien. Du moins, c'est en tant qu'observateur et spécialiste que j'affirme cela, car l'homme qui vous parle en ce moment a sincèrement du mal à y croire.

Ainsi, ils restèrent songeurs plusieurs minutes à admirer les ruines qui les cernaient, ramenés à la

condition d'insectes au sein de ces vestiges du passé. Ce passé qui avait un poids, une gravité. Il les rivaient, les enchaînaient à la terre sous leurs pieds ; telle l'attraction démente de l'Histoire face à l'insignifiance d'un carreau de faïence sur la fresque éternelle du Temps. Face à ça, l'homme n'est que grain de poussière, amibe ignorante...

Quand ils eurent suffisamment retrouvé leurs esprits pour se mouvoir, les deux hommes se mirent à arpenter les avenues et les boulevards de la mégapole séculaire. Lentement et à petits pas, religieusement. Avec respect, comme l'on foulerait du bout des orteils une terre sacrée.

Peut-être l'était-elle, après tout ?

Dans leur contemplation béate, ils remarquèrent chacun plusieurs détails singuliers ou anachroniques. Mais tous deux tombèrent d'accord sur ces deux points : d'une part, si la plupart des structures étaient loin d'être en ruine, leur état de délabrement suggérait qu'elles étaient à l'abandon depuis de nombreux siècles, voire des millénaires. L'autre point résidait en ce fait que malgré leur caractère d'apparence hétérogène, celles-ci possédaient néanmoins une certaine cohérence. Comme si une instance supérieure présidait d'un esthétisme global, invisible au premier coup d'œil mais bel et bien présent.

Une clé de voûte invisible mais essentielle qui liait tous ces éléments séparés en un Tout fabuleux. Finalement, le professeur s'arrêta à hauteur d'un puits délaissé, les mains sur les hanches, enjoignant à son ami de venir le rejoindre pour manger et bivouaquer.

Le crépuscule touchait à sa fin, atténuant les contours des bâtiments et des arbres pour les fondre dans l'ombre. Ils ne savaient pas au juste quelle direction prendre par la suite, mais ils avaient pour la journée atteint les limites de leurs possibilités. Il restait juste assez de luminosité pour s'apercevoir l'un l'autre dans la nuit tombante.

Soudain, une silhouette menaçante sembla se dessiner derrière l'un des édifices... une forme inhumaine qu'ils avaient déjà croisée.

-Seigneur... gémit Lavoisier.

Et avant que sa plainte ne finisse de résonner, une sorte de dague vint se planter à ses pieds, illuminant la clairière d'une lueur blafarde. Le temps de relever les yeux, la monstruosité était déjà sur eux, les surplombant de sa masse informe et changeante.

Nous sommes perdus ! songea Sandberg, pétrifié.

C'est alors que surgit des fourrés une forme massive et tout en muscles. Bipède, mais pas plus humaine que l'autre créature désarticulée. Elle poussa les deux hommes au sol et s'interposa entre eux et l'ennemi qui leur faisait face.

Ils s'engagèrent dans un violent corps à corps armé, l'un à l'aide d'une lance, l'autre avec des espèces de disques hérissés de pointes et de crans sur leur face externe.

Des étincelles naissaient du choc des armes entre elles, permettant au professeur de mieux cerner l'aspect général de leur « sauveur » dans la pénombre. Il mesurait dans les deux mètres cinquante environ, son dos était légèrement voûté, ses membres supérieurs recouverts de durs et épais poils sombres, et sa tête... Mais il n'eut le temps d'achever son inspection. La chose leur beugla quelque chose dans une langue inconnue en leur mimant de s'éloigner, toujours en plein combat. La seconde d'après, un des disques de l'autre créature fendait l'air à l'endroit où se tenaient quelques instants plus tôt, leur « allié » temporaire l'ayant lui-même esquivé à grande peine.

Fasciné par ce tableau surnaturel, Sandberg suivit des yeux la trajectoire de l'arme. Au bout d'une courbe dangereusement incurvée, elle vint se ficher avec un bruit sourd dans l'épaisseur d'un arbre : le tronc irradia d'un rouge mortel tout autour de la zone d'impact, puis commença à se dessécher à vue d'œil et à se désagréger en partant de là ; l'écorce se détachant et tombant de l'arbre en cercles concentriques autour du disque.

Tout cela se passa le temps de quelques respirations.

Quand il reporta son regard sur les deux assaillants, la bataille faisait toujours rage. Cependant, l'humanoïde qui était venu à leur secours paraissait avoir l'avantage. Brusquement, il leva la main gauche à hauteur de visage, paume tendue à la verticale devant lui. Il s'exprima de nouveau dans cette langue étrange – peut-être pour proférer une incantation, un sortilège ? – puis braqua sa lance droit sur son adversaire. Une boule de lumière pure s'abattit sur lui de plein fouet, le projetant à une

dizaine de mètres au loin. Il atterrit brutalement contre un arbre. Le guerrier ne lui laissa pas le temps de se relever : il chargea sur lui et dans le même mouvement, emporté par son élan, le transperça de sa lance de part en part.

Celle-ci scintillait et palpitait en rythme, dans le voile obscur de la nuit.

La chose désarticulée poussa alors un hurlement strident et suraigu, tandis que sa substance se dissolvait. Un long hurlement d'agonie, répugnant et maléfique, à glacer le sang. Il donna l'impression de se prolonger des heures durant, sous le toit végétal...

Puis enfin, la chose s'évanouit dans un nuage nauséabond, fendillant derrière elle la surface de l'arbre en petites plaquettes déminéralisées.

La lance, elle, continua à pulser et à palpiter dans l'air nocturne.

Le professeur Lavoisier et son compagnon se tenaient cote à cote, maintenant seuls avec le géant qui leur avait sauvé la vie. Celui-ci prit tout son temps pour dégager sa lance et venir ensuite à la rencontre des deux hommes.

Ce n'était pas un géant, mais un vrai colosse !

Ses jambes étaient courtaudes mais fermes, sa poitrine semblable à de lourdes barriques (seyantes et bombées) et ses avant-bras musculeux n'auraient rien eu à envier à des triceps d'haltérophile dopé.

La partie supérieure de son corps était recouverte d'une courte armure, faite de matériaux légers mais résistants. En dessous de la ceinture, un pagne lui ceignait le bassin. Hormis cela, ses jambes étaient à nu, à peine entourées au niveau des tibias par de fines protections – de la même matière que son plastron – qui lui montaient jusqu'aux genoux.

Pour sûr, cette allure et cette anatomie équivoque n'étaient pas sans rappeler quelque chose au professeur...

Intimidé et apeuré, il n'en continua pas moins son observation. Revenant au torse de la créature, il admira les motifs gravés sur l'armure, puis remonta légèrement vers le cou. Lequel était aussi large et trapu que celui d'un taureau. Puis la tête... Oui, c'était bien cela ! Un visage de sanglier aux traits tranchants, mais dans les yeux duquel brillait une lueur d'intelligence qui n'avait absolument rien de porcine.

Un visage de sanglier sur un corps d'homme (si tant est qu'il existe des hommes de cette stature).

On les a enfin trouvés ! jubila-t-il intérieurement. *Les Waldens !*

Mais une autre voix s'éleva dans sa tête, paniquée, lui conseillant de s'enfuir au plus vite, avant de tomber entre leurs mains, endurer les pires souffrances ou même y laisser la vie, comme la créature crucifiée à l'arbre. Il fallait suivre le chemin de la raison, c'était la seule alternative. Mais pourtant...

-Que faites-vous ici, humains ? questionna abruptement le Walden, d'une voix grave et cavernueuse. Son dur regard d'acier était fixé sur les deux hommes. Ceux-ci n'étaient plus paniqués comme ils l'étaient lors de l'apparition du monstre, ce dernier étant d'ailleurs venu à leur aide au lieu de les mettre en pièce. Mais pouvaient-ils être certains qu'il ne s'en prendrait pas à eux par la suite ?

Ils ne se sentaient pas en danger imminent, mais n'en appréhendaient pas moins cet être mi-humain mi-sanglier.

-N-nous sommes à la recherche d'un enfant, bafouilla Sandberg. Mon enfant, pour être plus précis, il...

-Nous n'avons que faire des affaires des hommes ! le coupa le géant aux poils sombres.

Le professeur fit un mouvement apaisant et s'avança d'un pas qui tenait de la témérité dans ces conditions, en enchaînant :

-En fait, il serait plus exact de dire que cet enfant a été enlevé. Et nous avons tout lieu de penser – sans vouloir vous offenser, vous et vos semblables – que vous en êtes les instigateurs.

L'hybride n'eut aucune réaction. Puis, il avança sa paume vers le front du plus jeune des explorateurs, sans toutefois entrer en contact. Instantanément, celui-ci sentit une présence, des doigts éthérés palper le tissu de ses pensées, comme une sonde mentale. Des effluves magiques l'entouraient de toutes parts, son corps était figé et il ne put que se soumettre en silence, attendant patiemment que la créature finisse de passer en revue les différentes couches de son cerveau. Quand

l'examen fut terminé, ses muscles se relâchèrent et il tomba à genoux, exténué plus que de raison. Puis se fut au tour de Lavoisier, qui avait suivi toute la scène des yeux et regardait maintenant Sandberg d'un air horrifié. Ce dernier lui fit signe d'assentiment en hochant la tête, pour le rassurer et lui dire que tout allait bien. Mais le vieil homme semblait en proie à une angoisse sans nom, le visage livide ; prêt à hurler à la mort ou à prendre ses jambes à son cou au moindre geste – auquel cas leur allié de fortune se transformerait probablement en bourreau en un clignement d'œil.

Si ce vieillard gâteux fait la moindre bourde, il va nous envoyer tous les deux en enfer, pensa Sandberg dans un moment d'effroi. Impossible de prévoir la réaction du prétendu Walden. *Pour l'amour du ciel professeur, ne faites pas l'idiot !*

D'un bond, il se releva et chuchota quelque chose à l'oreille de son ami, lui envoyant un petit coup de coude au passage.

Alors, celui-ci se tint droit et se laissa faire, les paupières closes.

Lorsque le père de David Sandberg vit la créature répéter les mêmes gestes, il comprit que cette sonde était en fait un test. Il permettait de connaître dans les détails les motivations profondes des visiteurs, plus qu'aucune parole ne saurait le faire. Ayant pris conscience de cela, il se demanda s'il était préférable de subir sans bouger ou d'y mettre fin avant que le magicien – car il s'agissait bien de magie, sans doute possible – ne découvre leur plan...

Mais cette idée était-elle encore en train de cheminer dans sa tête que le colosse à la lance s'était de nouveau tourné vers eux.

-Je vois que vos intentions ne sont pas belliqueuses, reprit-il, mais je vous le répète encore une fois : que faites-vous dans le domaine du peuple Walden ?

Acculés, ils ne purent se défilier et débutèrent ainsi le récit rocambolesque qui les avaient menés jusqu'ici, au cœur de la forêt ; dans cet antre immémorial à l'abri du temps et des cycles, ayant comme seul public une créature de chimère au corps d'homme surmonté d'une tête de sanglier.

Dans l'obscurité, ils marchaient tous les trois en file indienne. Le Walden, puis le professeur et Sandberg, en bout de file. La pointe incandescente de la lance du guerrier-magicien faisait office de torche.

Celui-ci avait émit une sorte de grognement amusé, suite au récit qu'avaient fait les deux hommes. « Vous êtes bien hardis et audacieux de vous être aventuré aussi loin, petits humains. » avait-il commenté. « Votre quête devait se révéler de la plus haute importance, pour avoir ainsi bravé tant de dangers. »

Après quoi, il leur avait sommé de le suivre, n'en faisant pas tout à fait des captifs, mais leur faisant cependant comprendre qu'ils étaient dorénavant sous son autorité. Le trajet avait été silencieux et leur guide ne l'avait rompu qu'à une seule reprise, lorsque dans un geste d'hospitalité rustre, il se présenta à eux.

« Vous pouvez m'appeler Akros. Je suis l'un des gardiens du Sanctuaire et serai votre guide jusqu'à la cité mère. Soyez discrets et attentifs jusque-là. »

Attentifs ? Pour quelles raisons et à « quoi » devrions-nous être attentifs ? se demanda le professeur. La réponse lui vint lorsqu'il crut apercevoir des formes longilignes aux pupilles luisantes dans le noir, au-delà du sentier. Ces choses n'apparaissaient sûrement pas dans les encyclopédies naturalistes qu'il connaissait sur le bout des doigts...

Malgré le silence imposé, il ne put retenir un flot de questions de lui franchir les lèvres :

-Pourquoi vivez-vous reclus au fond des forêts, en laissant ces légendes malsaines et pernicieuses courir sur vous ? Pourquoi nous méfier des « intrus », puisque vous êtes ici sur vos terres ? Que sont ces créatures que l'on a croisées depuis hier et que vous avez embroché sur votre lance ? Et que...

-Assez, petit humain ! rugit le dénommé Akros. Nous vivons ici et dans ces conditions parce que nous le voulons bien, ni plus ni moins. Ce qu'il se passe dans le monde des hommes, au-delà de nos frontières, ne nous intéresse guère et nous l'ignorons sans peine : votre monde nous est tout

simplement étranger. Ici, d'autres règles et d'autres lois sont à l'œuvre.

Et comme pour le prouver, il grava dans l'air une forme évanescence à l'aide de ses doigts : elle s'inscrit en lettres de feu juste au-dessus de leurs têtes et s'éloigna, accompagnée d'échos de chants lointains.

-Quant à nos ennemis, il est préférable pour vous que vous en sachiez le moins possible.

Fin de la discussion.

Ceci dit, sous ses dehors austères, le Walden nourrissait presque une forme d'admiration pour ces simples humains. Des êtres primitifs et insignifiants, certes, qui avaient pourtant fait preuve de grande bravoure pour arriver jusqu'ici. Que sa race possède des talents magiques ancestraux ou maîtrisent l'art du combat à un niveau inégalé n'en diminuait pas pour autant le mérite de ces deux hommes.

Il savait au fond de lui-même que ces pensées avaient quelque chose de blasphématoire, mais il ne pouvait s'empêcher d'y revenir. Si cet homme d'apparence quelconque et aux lunettes rondes était bien le père de l'Enfant, peut-être...

-Halte ! cria-t-il en se retournant.

Il n'y avait pas prêté attention, mais les deux hommes s'étaient arrêtés derrière lui, au niveau d'une énorme limace aux reflets gris scintillants. Des veinules jaune vif palpitaient sous sa peau d'aspect presque liquide, brumeux.

-Elle se nourrit de l'énergie psychique des êtres qu'elles croisent. Un seul contact avec cette suceuse d'âme et il ne vous reste plus assez d'esprit pour savoir où vous êtes. Elle vous laisse ici comme une coquille vide, telle une brebis égarée qui ne retrouvera plus jamais son troupeau. C'est l'une des abjectes créations de nos ennemis..., ajouta-t-il un ton plus bas.

D'un coup, il pourfendit la chose de sa lance ; laquelle explosa en une gélatine grisâtre puant le charnier. Le liquide acide rongea les feuilles et les branches autour. Puis, Akros envoya de son arme le cadavre au loin dans les buissons.

-*Slaami Naktas, Por-sieh !* dit-il avec une grimace de dégoût.

« Une prière de chez nous pour les créatures damnées » précisa-t-il à l'adresse des deux humains. Ils reprirent ensuite la route d'une démarche traînante, telle une marche funèbre s'enfonçant dans des ténèbres plus insondables encore que celles de la nuit.

Après avoir marché approximativement une paire d'heures, le petit groupe s'arrêta aux abords d'un amas pierreux envahi par les broussailles, qui ne ressemblait plus à grand-chose.

Le professeur profita de la pause pour poser à nouveau un assortiment de questions qui lui brûlaient la langue.

-Et où nous emmenez-vous, à la fin ?

-Je vous y ai déjà répondu, petit homme : à la cité mère. Et maintenant, à mon tour de poser des questions. Êtes-vous réellement le père de l'Enfant ? demanda-t-il en s'adressant à Sandberg.

-Évidemment ! Pourquoi aurais-je inventé toute cette histoire ? Il s'appelle David, il a quatorze ans, il a les cheveux blonds mi-longs et... (il chercha dans sa mémoire quelle tenue ce denier portait le jour de sa disparition puis abandonna, se disant que cette information futile ne prouverait rien). Que voulez-vous que je vous dise de plus, hein ? C'est mon fils, il est vif, intelligent, courageux et je l'aime. C'est MON FILS !!

Akros sourit devant cette dérisoire énumération de qualités, comme si un être, quel qu'il soit, pouvait être résumé de la sorte. *Encore un travers bien humain*, remarqua-t-il avec une pointe de paternalisme.

-Rappelez-vous que je peux sonder vos pensées les plus intimes...

-Alors allez-y, sondez-moi donc ! le défia-t-il.

Un nouveau sourire, où on lisait cette fois une trace d'indulgence.

-Ainsi, ce qu'on raconte dans les légendes sur votre compte est vrai ? demanda Lavoisier, amenant la conversation sur un tout autre territoire. Nous avons observé que vous maniez votre lance avec la

plus grande dextérité et votre connaissance des arts magiques...

Le Walden le coupa de son regard gris, aussi froid que la pierre tombale. Il parut sur le point de perdre patience... puis se radoucit, cueillant une fleur des bois qu'il présenta ensuite à ses interlocuteurs.

Il murmura quelques mots de ce dialecte inconnu et au même instant, une vrille fantomatique s'échappa de la fleur pour venir s'entortiller autour de son autre main. La forme sinua un petit moment au creux de la paume, puis se fondit dans celle-ci en laissant dans son sillage de minuscules flocons luminescents.

-La magie ou la sorcellerie telle que vous la définissez n'existe pas, petits hommes. C'est simplement la respiration de Mère Nature (il fit une brève révérence vers le sol en prononçant ces mots), le sang qui irrigue ses veines et ses grâces qui produisent ces phénomènes que vous qualifiez comme magiques ou surnaturels. Mais nous qui sommes ses enfants, nous avons appris à disposer de ces éléments dans leur état brut, tels qu'ils sont réellement et non tels que vous, descendants aveugles et illégitimes, vous bornez à les voir. Ou justement... à ne pas les voir.

-Je crois aux forces élémentaires, dit le professeur, mais ceux qui sont aptes à les manier comme vous le faites, sont dans notre monde appelés des magiciens ou des sorciers. Nous faisons également la différence entre la magie blanche et la magie noire, la sorcellerie, le vaudou, le druidisme, le magnétisme, la divination, etc. Toute une gamme de pratiques magiques qui font certes appel aux puissances élémentales, mais qui relèvent aussi des connaissances des arts occultes et de l'aptitude individuelle de ces personnes à maîtriser ce bagage.

Visiblement ennuyé par ce blabla d'érudit pimpant, Akros coupa court et se leva, ponctuant sa tirade muette d'un « humpf » sonore en guise de conclusion. Certaines pratiques humaines étaient apparemment la bienvenue chez les Waldens.

-Pardonnez-moi d'être si terre-à-terre, ajouta-t-il, mais ce que vous appelez « magie » n'est pour nous que le souffle de Gaïa. Rien de plus normal et de plus prosaïque à nos yeux. Maintenant, levez-vous et remettons-nous en route, le chemin est encore long.

Ils progressaient de bonne allure sur un sentier bordé de pierres mal taillées et de roches – bien différent des voies pavées de la ville antique – depuis une durée indéterminée. D'ailleurs, le temps ne semblait pas s'écouler ici de la même façon qu'à l'extérieur, car l'aurore aurait déjà dû remplacer la nuit depuis longtemps.

Faisait-il ici constamment nuit, pour mieux convenir au mode de vie et aux exigences des Waldens ? Peut-être cela n'avait-il aucune importance dans un tel lieu...

Ils croisèrent sur la route plusieurs de ces créatures hideuses et désossées, mais celles-ci n'osèrent s'approcher de trop près, certainement intimidées par le Walden. Ils n'auraient pu dire qu'ils n'éprouvaient plus de frayeur à la vue de ces abominations, mais leur protecteur émettait une sorte de cocon de sécurité autour d'eux qui les rendaient plus sereins. Sérénité toute relative en ces terres inhospitalières, mais qui ne pouvait être démentie.

« Nous appelons ces êtres des Orinos » expliqua ce dernier. « Ils sont issus de ce que vous appelez la magie sombre... »

-La magie noire, rectifia Lavoisier, toujours aussi pointilleux.

-Si vous voulez. Ils sont nos ennemis naturels et peuvent changer de forme lorsqu'ils emmagasinent assez de pouvoir. Quant à leur créateur, c'est un sujet qu'on ne préfère pas aborder...

Les deux humains respectèrent ce vœu, mais le professeur relança la conversation vers d'autres préoccupations :

-Vous nous aviez dit tout à l'heure, que l'on se trouvait ici dans le domaine de votre peuple. Pourquoi n'y rencontrons-nous pas quelques uns de vos congénères et comment se fait-il que vous vous fassiez attaquer, même ici, chez vous ?

Leur guide poussa un long soupir rauque, qui pouvait ressembler à de la lassitude.

-Vous êtes décidément bien curieux, petits hommes ! s'exclama-t-il. C'est vrai, c'est ici notre domaine. La ville morte dans laquelle je vous ai recueilli se nomme Altreya, ancienne capitale des Waldens. Ce n'est maintenant plus qu'un tombeau (sa voix se nuança légèrement à ce moment-là,

devenant presque nostalgique). Des conflits entre nos tributs et les hordes d'Orinos en ont fait ce qu'elle est devenue à présent... autrefois, c'était le joyau de notre peuple, la vie y était douce et la ville prospère, ses habitants heureux. Mais un jour, ce fut la guerre.

Un instant, on crut qu'il avait terminé son récit et qu'il allait s'arrêter là. Puis, il continua :

-Alors, les ombres et la ruine prirent possession des lieux et la puissance ancienne des Waldens diminua, diminua... Nous perdîmes du terrain sur nos ennemis et l'on fut contraints de se terrer dans des grottes, des cavernes, dans les lits asséchés de lacs souterrains ou d'étangs vaseux.

Aujourd'hui, après des siècles, nous avons retrouvé un peu de notre force passée et sommes en mesure de contrer les assauts des Orinos, mais guère plus. Cette terre, qui s'étend de nos anciennes frontières (Sandberg visualisa clairement à ces mots la porte sculptée) jusqu'à nos plus proches avant-postes, est devenue une zone tampon, un territoire mort et putride où le danger est constant. Ici, les Orinos et leurs mortifères acolytes nous chassent et nous traquent sans répit, mais sans oser s'aventurer plus loin.

-Que faisiez-vous ici, alors... ? demanda timidement le « jeune » quarantenaire.

Comme si la question avait été un signal, ils virent du coin de l'œil les fourrés s'agiter à leur gauche. Un Orino en sortit, lentement. Puis un deuxième, légèrement moins grand mais tout aussi menaçant. Puis, d'un peu partout en surgirent des dizaines, encerclant peu à peu le trio en grognant, sifflant, mugissant dans une cacophonie de cauchemar...

-Courez !! hurla Akros en se plaçant en arrière-garde.

La horde chargea d'un seul coup, se lançant aux trousses du petit groupe telle une bête affamée de destruction et de barbarie. Son attaque vibra de malveillance, de cruauté et du désir dévorant de faire le mal, de mettre les chairs à nu, de se délecter de la souffrance d'autrui – Walden ou pas. Le guerrier, lui, tout en courant, restait en retrait. Il s'acharnait à envoyer des sortilèges, des boules de feu et des attaques tournoyantes à ses assaillants, aussi bien à la force de sa lance que de ses pouvoirs magiques.

Un moment, il enlumina l'obscurité de runes volantes qui vinrent voler non loin des deux hommes. Quelques secondes plus tard, ils sentirent comme une espèce de mousse onctueuse les envelopper et comprirent en voyant le dôme paré de reflets électriques au dessus de leur tête qu'il s'agissait d'une barrière de protection.

Mais ils ne s'arrêtèrent pas de courir pour autant, bien au contraire !

A bout de souffle, le professeur Lavoisier essaya de jeter un coup d'œil en arrière. C'était la représentation la plus ressemblante du pandémonium qu'il n'eut jamais pu contempler : un bataillon de créatures plus affreuses les unes que les autres les talonnaient ; certaines ailées, d'autres serpentant à même le sol à des vitesses contre-nature, d'autres encore se déplaçant sur des myriades de pattes, à la façon d'inférieures araignées qui auraient prospéré dans quelque cave saumâtre et nauséuse. Les rugissements, les hurlements, les échos de sabots et d'ailes chitineuses offraient le bruit de fond de cette démentielle course-poursuite. Certaines de ces créatures affichaient des visages de corbeaux, d'autres de rats ou de daims déformés par la folie ou leur soif inhumaine de violence.

Le vieil homme comprit tout à coup le véritable sens de la phrase « avoir tous les diables de l'enfer à ses trousses ».

Un pas de plus dans cette hallucinante cavalcade fut franchi lorsque la horde commença à attaquer pour de bon. Des rayons blafards d'énergie maudite déchirèrent la nuit, des incantations démoniaques vrillèrent les tympanes, des éclairs fendirent les bois et illuminèrent les lieux à plusieurs centaines de mètres, transformant le sentier et ses alentours en véritable champ de guerre... La nuit prit alors des teintes pourpres et l'air s'emplit de l'odeur âcre de la cendre, de remugles douceâtres et inidentifiables – le parfum des maléfices et de la *réelle* sorcellerie.

-Dépêchez-vous, s'égosilla Akros, je ne tiendrais pas longtemps !

Ils se retournèrent en même temps et se rendirent compte à quel point la situation était critique. Les sorts et les attaques magiques projetées par leurs ennemis venaient s'écraser sur la barrière, mais celle-ci en supportait de moins en moins l'intensité et quelques unes passaient même au travers – même si elles perdaient en puissance alors –, Akros jouant le rôle d'ultime rempart entre eux et la

mort.

Au même moment, ils virent ce dernier rassembler ses forces pour lancer un nouveau sort ; les caractères lumineux venant s'échouer cette fois à leurs pieds.

D'un coup, la terre se souleva et le sol ne devint plus qu'une toile élastique sur laquelle ils tentaient de garder l'équilibre. Ils avaient la troublante impression de se trouver sur un tapis roulant de supermarché sous lequel courrait une gigantesque baleine qui les faisait rouler et tanguer comme des quilles...ou alors, les poussaient en avant. Oui c'était plutôt ça ! Ce sortilège biscornu, qui modelait la terre à sa guise, les poussaient et les propulsaient en avant à une allure phénoménale. Maintenant, ils le voyaient et se servaient de l'impulsion pour décupler leur vitesse et distancier les Orinos.

Derrière eux, tout n'était que fracas et désolation. Le sol se craquelait, les roches se morcelaient, les arbres explosaient en des feux d'artifices rouge sang et de longues volutes d'escarbilles chauffées à blanc.

Chaos et fureur dans la forêt ; démence et carnage venus d'autres âges...

La limite, bientôt la limite !! entendirent-ils dans leur dos, mais ils ne se retournèrent pas, trop concentrés à rester debout sur le dos de la « baleine » souterraine. Ils étaient à bout de force, éreintés et exsangues, et Sandberg dut dans ces derniers mètres soutenir et tirer à la fois le professeur tellement il n'en pouvait plus. Celui-ci commençait à percevoir des points brillants se former devant ses yeux et il savait que les explosions et les flashes de lumière n'y étaient pour rien.

La limite...

Ils ne devaient plus être loin maintenant ; il fallait qu'ils continuent à courir, courir, toujours courir pour sauver leur peau...

Plus que quelques mètres, ils le savaient ! Akros et la baleine le leur criaient chacun dans leur langue.

Plus que quelques m...

Brusquement, ils franchirent comme un voile, ralentissant imperceptiblement leurs mouvements sans les freiner pour autant. Un bourdonnement sourd et continu emplirent leurs oreilles et firent vibrer leurs os. Le sol se solidifia à nouveau sous leurs pieds gourds – adieu, la baleine. Puis, comme ils étaient venus, tous ces phénomènes cessèrent et une phalange de Waldens surarmés les dépassèrent en courant, probablement pour se diriger vers le champ de bataille.

Nous venons sûrement de franchir un champ de protection magique, se dit Sandberg, qui savait que son compagnon serait d'accord avec lui.

Alors seulement, rendant grâce à dieu, ils se laissèrent tomber à terre, complètement vidés, exténués et bouleversés comme jamais ils ne l'avaient été auparavant. Ils pleuraient en silence...

Lorsqu'ils firent volte-face pour confirmer leurs soupçons, ils virent que la bataille continuait à quelque distance de là, à l'extérieur d'une ceinture magnétique qui se refermait au dessus de leur tête en une vaste coupole bleu translucide. A travers, un ciel pourpre zébré d'éclairs de fin du monde donnait une idée de la furie qui faisait rage en contrebas.

Les deux hommes n'eurent pas le temps voir Akros, ensanglanté, en émerger quelques instants plus tard : le professeur venait de s'évanouir et Sandberg vomissait tripes et boyaux en se répétant que les horreurs dont il venait d'être témoin ne pouvaient être réelles.

Il s'évanouit lui aussi après s'être entièrement vidé.

En revenant à lui, c'est la face d'Akros en gros plan que Samuel Sandberg eut sous les yeux. Il dut faire un puissant effort de volonté pour ne pas hurler.

Puis, il se souvint de la veille et put recadrer la vue de cet hybride homme-sanglier dans l'échelle de ses conceptions.

« Ah, fragile et chétive petite créature ! » s'exclama le Walden. « Bien heureux de vous revoir parmi nous. »

-Moi de même, répondit-il encore embrumé.

Il faisait – naturellement – encore nuit, mais la lance d'Akros plantée dans le sol émettait assez de lumière pour éclairer à une quinzaine de mètres, tel un belvédère baroque. Une deuxième lance était fichée dans la terre non loin de là.

Cherchant des yeux leurs sacs, il se souvint qu'ils les avaient égaré durant leur folle ruée.

Il tourna la tête de quelques degrés et son regard tomba sur le professeur, en vive conversation avec un autre Walden. Celui-ci était de même stature qu'Akros et sa tenue identique, hormis quelques nuances de couleur. S'appuyant des mains sur le tronc le plus proche, il se releva et alla les rejoindre.

Le sexagénaire lui présenta son interlocuteur : Rovann, lui aussi gardien du Sanctuaire à la cité mère.

-Enchanté, fit Sandberg sans le penser le moins du monde.

-Votre plaisir est le mien, petit homme, répliqua le guerrier de sa voix rocailleuse.

Même derrière ce mensonge, Sandberg vit ses petits yeux émeraude briller d'un éclat mauvais. Si Akros avait appris à tolérer – voire à apprécier – la compagnie des humains, son congénère ne semblait pas du tout taillé dans le même bois...

Seigneur, il va me croquer d'un seul coup de groin !

-Rovann était en train de me donner quelques notions de stratégie militaire, s'anima Lavoisier. C'est passionnant ! Savez-vous que les novices passent par l'apprentissage de quatre vingt dix sept armes létales avant de pouvoir aspirer au rang de soldat ?

Arrivant dans le dos de Sandberg, Akros prit la parole :

-C'est en effet un excellent guerrier, mais il devrait savoir que le combat n'est pas tout et songer à perfectionner ses arts « magiques ».

Son frère d'armes se renfrogna et fut sur le point de lui rentrer dedans, mais le professeur temporisa et s'interposa entre les deux en leur rappelant qu'il était bientôt l'heure de repartir. De mauvaise grâce, Rovann acquiesça, estimant qu'ils leur restaient une bonne demi-journée de marche jusqu'à leur destination.

Plus tard, tandis que les deux Waldens avançaient en tête, Sandberg fit remarquer à son aîné qu'il s'en était très bien tiré pour endiguer la crise.

-N'oubliez pas que j'ai été prof pendant presque aussi longtemps que vous vivez ! Modérer les humeurs et gérer les conflits fait partie de mon boulot à plein temps.

Et souriant d'anticipation, l'autre lui chuchota d'un air entendu « simple déformation professionnelle », provoquant une crise d'hilarité suite à une blague qu'eux seuls pouvaient comprendre.

Depuis qu'ils avaient pénétré dans le « réel » domaine Walden, la forêt avait de nouveau repris ses droits. La végétation était luxuriante et sans périls, juste égale à elle-même : sauvage, toute-puissante et mère d'abondance. Les ruisseaux s'écoulaient librement dans un babil plein de vie et à défaut du jour, la lune s'y reflétait comme sur de milliers de cascades miniatures, fragmentant son éclat à l'infini.

Un divin spectacle pour qui savait y voir.

Au bout d'un moment, Rovann tira sa révérence. Il craignait qu'après l'attaque de la veille, les Orinos ne redoublent de force et n'essayent d'enfoncer certains points sensibles. Il souhaita bonne route au trio restant, avant de disparaître dans l'opacité de la flore.

« On le retrouvera dans la cité » dit Akros en indiquant le nord. « En attendant, je vais vous montrer quelque chose. »

Il se planta au milieu du sentier et se mit à incanter doucement, les yeux clos. Des volutes immatérielles tourbillonnaient lentement autour de lui et il frappait le sol de l'extrémité de sa lance, ponctuant certaines intonations. A nouveau, l'atmosphère s'imprégna de vibrations magiques autour des hommes et ils entendirent comme des échos d'airs enfantins, cristallins, semblables à des chants de nymphes.

Puis soudainement, la forêt toute entière « s'alluma ».

Les feuilles des arbres, les fleurs et les bourgeons s'illuminèrent d'une lueur vive qui plongeait les bois dans une lumineuse féerie. Des feux spectraux brûlaient le long des branches et éclairaient le décor d'un doux et harmonieux halo argenté ; faisant couler le long des écorces et des troncs les notes d'une sérénade scintillante pareille à un concerto de feux follets. Certaines feuilles se paraient d'innombrables reflets irisés, là où d'autres n'offraient à la vue qu'une transparence évanescence ; donnant une touche de mysticisme à l'ensemble, comme si les divinités de la terre, les dryades et les gnomes s'étaient donné rendez-vous pour magnifier de leur présence cette épiphanie sylvestre... Tout le paysage brillait autour d'eux, donnant vie aux chênes, animant les mousses et les fougères d'un éclat subtil et aveuglant à la fois. Faisant reculer la nuit dans une effervescence miroitante qui chantait la beauté des choses dans les plus touchantes et poétiques modulations.

C'était en effet une véritable féerie.

Et Akros, qui maniait de ses mains ces forces élémentaires tel un redoutable maestro, osait affirmer que la magie n'existait pas ?

Il ne put s'empêcher de sourire devant la mine éberluée des humains, bouche bée et incapables de prononcer un mot.

-Ce que vous considérez comme de la magie n'est peut-être pour nous, Fils de Gaïa, que la manifestation des puissances terrestres, expliqua-t-il. Mais cela ne veut pas dire que la nature ne nous donne pas un petit coup de main, parfois.

Sur quoi, il les surprit en leur adressant un clin d'œil et se remit en route, leur laissant le temps d'assimiler la leçon avant de le suivre. Comme dans un rêve, ils marchèrent dans ses pas, leurs pieds foulant un sol dallé réverbérant par en dessous une lumière blanchâtre ; tel un plafond de néon retourné sur lui-même qui parachevait ce panorama fantastique tout droit échappé d'un conte.

Loin devant eux et en contrebas étincelait Walden-Alden, la cité mère, telle une pépite en fusion dans les ténèbres.

Ce n'est qu'en approchant de la ville que Sandberg réalisa ce qu'ils touchaient enfin au but. Après des jours passés dans la forêt et plus d'un an depuis la disparition de son fils, il allait enfin le revoir. A quoi ressemblerait-il ? Les Waldens l'avaient-ils bien traité ? A en juger par la façon dont Akros – plein de respect de déférence – en parlait, il supposait que oui... mais pour quelles raisons, au juste ? Que pouvait donc avoir son enfant de si spécial pour qu'une race aussi noble, fière et ancienne, si crainte des hommes également, s'y intéresse d'une telle façon ?

Pourquoi ces derniers avaient-ils laissé les deux explorateurs pénétrer aussi facilement dans leurs terres, alors que les récits de persécutions sanglantes sur ce peuple étaient légion ? Et question essentielle parmi toutes : leur laisseraient-ils, non seulement revoir David, mais aussi le leur reprendre et rentrer chez eux sans problème ?

Voilà le flot d'interrogations qui tourbillonnait dans la tête de Samuel Sandberg, lorsque lui et ses deux compagnons se présentèrent aux portes de Walden-Alden, le lieu le plus sacré entre tous de ce peuple légendaire.

Si l'antique capitale avait de quoi impressionner, de par ses proportions et sa vétusté – vestiges de temps au cours desquels la race humaine n'était qu'embryonnaire –, cette cité-là l'était encore plus, car elle était le symbole vivant de la puissance des Waldens. Les constructions étaient moins démesurées, ni exubérantes dans leur folie architecturale, mais elles témoignaient toutefois de l'excellence de leur art ; qui se retrouvait dans chaque pierre taillée, dans chaque petit détail qui s'offrait à l'œil.

En outre, elle respirait de santé et de vitalité, contrairement à sa petite sœur, qui malgré sa grandeur, n'était plus qu'une nécropole offrant ses obélisques, ses arches et ses ziggourats en offrande aux cieux comme autant de tombeaux à quelques morbides déités. Ici, la cité se noyait dans un flot de vie et d'animation : outre ses habitants – qui ne paraissaient pas plus émus que cela de la présence

des humains – la flore proclamait elle aussi de la vigueur ici présente. Des grappes de lierre grimpaient à l’assaut des façades, des jardins publics se multipliaient sur les places et les allées étaient soigneusement tenues, encadrées par des rangées de sapins, d’ormes ou de peupliers, selon le bon goût des jardiniers ou des décorateurs.

Un peu partout fleurissaient de superbes fontaines sculptées avec grâce et élégance, laissant écouler sur leurs flancs des eaux limpides et semblait-il, légèrement phosphorescentes. Dans les cours intérieures, des arbustes surveillaient les bassins ornés de motifs exotiques et des bas-reliefs arrachés à la pierre de main de maître couraient sur les murs de certaines bâtisses – probablement les demeures d’individus influents. En guise de lampadaires, des boules de verre contenaient ces étranges feux follets qui avaient balisé la route du trio jusque-là. On en trouvait partout, aussi bien sur les murs que pendants aux arbres ; parfois à même le sol, le long des promenades.

A certains endroits, d’insolites monuments travaillés dans le bois étaient couronnés de guirlandes de baies ou de fleurs, telles des statues érigées à la gloire d’empereurs ou de rois inconnus. Des ruisselets serpentaient le long des rues. Des tiges et des troncs se mariaient aux pierres des habitations. La disposition des habitations était aérée et parfaitement en accord avec son environnement – jusqu’aux passages aériens recouverts de feuilles de vignes, que l’on voyaient disparaître sous les cimes. Tous les éléments se mélangeaient ici avec aisance et harmonie... une vraie ode à la nature.

Non, ce n’était pas une chimère de plus : Les Waldens étaient bien ce qu’ils disaient être – non des êtres de boue, d’humus et de roche, mais les enfants légitimes de Gaïa – et leurs lieux de vie la preuve la plus éloquente de cette ascendance ; ville et forêt faisant partie intégrante du même ensemble.

Une plaidoirie muette qui mettait au défi les historiens ou les archéologues de leur donner tort... Mais déjà l’attention des dieux hommes était tournée ailleurs, vers un édifice de haute taille qui devait être celui du gouverneur, du prêtre ou quiconque, quel que soit son titre, en charge de diriger la cité. Akros les fit entrer par de hautes portes, alors que lui-même les y suivait d’un pas décontracté et nonchalant.

Curieusement, l’entrevue fut brève et exempte de tout cérémonial pompeux. Sandberg et le professeur Lavoisier expliquèrent en détail le but de leur expédition et ce qu’ils étaient venus chercher ici. Le Walden qui leur faisait face – aux bajoues tombantes et à l’allure nettement plus défraîchie qu’Akros ou Rovann – ne protesta pas, mais ne fit non plus aucun signe d’assentiment à leurs paroles.

Il paraissait seulement un peu fatigué et ennuyé par ces propos « d’humains ».

Ceux-ci n’éveillaient rien chez lui et il ne se priva pas de leur montrer.

Pourquoi ce vieux débris ne réagit pas ? Pourquoi fait-il comme s’il ne comprenait pas alors qu’ils détiennent mon fils depuis presque deux ans ? s’insurgea Sandberg, en proie à une colère grandissante.

Akros, qui avait à peu près saisi le cours de ses pensées, lui lança un regard neutre, sous lequel filtrait néanmoins une pointe de tempérance. *Prenez patience*, lui disait ce regard, *prenez patience et vous aurez enfin quelques réponses.*

Bon gré mal gré, ce dernier rongea son frein et obtempéra, attendant la fin de la visite comme on languirait dans la salle d’attente avant une séance d’examens particulièrement éprouvante. Moins d’une demi-heure plus tard, tous trois étaient ressortis, accompagnés de deux gardes d’escorte. Akros fit un signe de la tête et ceux-ci reculèrent de quelques pas, se mettant hors de portée d’écoute.

-Petit homme, je comprends ta frustration, assura l’imposant guerrier, mais tout cela a une raison. Cette visite n’était qu’une formalité ; Luthem est celui qui dirige cette ville, alors il tient à ce que tout soit fait selon les règles, même si cela ne l’enchante pas plus que vous ou que moi.

-Bien, bien, mais où tout cela nous mène-t-il ?

-J’y viens, petit homme impatient ! En cours de chemin pour venir jusqu’ici, nous avons prévenu la population de Walden-Alden de votre venue, ainsi que...

C'est pour ça que les habitants n'étaient pas surpris de nous voir, ils le savaient déjà ! comprit le professeur. *Comment font-ils ? Télépathie ? Non, je pense qu'ils utilisent plutôt le réseau végétal, les cours d'eaux, ou alors peut-être les racines...un réseau souterrain, oui ça doit être ça !*

Il ne prêta pas attention lorsqu'un insecte sautilla dans son dos en stridulant les dernières syllabes de son aparté mental.

-...la plus haute instance qui soit. C'est pour cela que Luthem ne tenait pas trop à vous voir : il ne s'occupait que de la partie administrative. Mais maintenant, c'est tout autre chose. Nous allons rencontrer Gaïa.

Ils s'étaient éloignés de la ville pour gagner un chemin qui s'enfonçait sous les frondaisons, bien moins éclairé.

Puis ils passèrent sous une voûte de branches entremêlées pareille à un pont, large, robuste et si sombre qu'ils eurent l'impression d'entrer dans une caverne. Et enfin, ils débouchèrent sur une vaste clairière à l'herbe basse et au plafond indiscernable, ni végétal ni éthéré comme aurait dû l'être celui du ciel.

Les gardes d'escorte étaient restés postés à l'entrée du passage.

Lorsqu'ils avancèrent, Lavoisier remarqua que des Waldens en faction était disposés tout autour de l'espace circulaire, déployés à quelques mètres de distance les uns des autres sur tout son pourtour. Cependant, il n'avait toujours pas situé la source de la clarté environnante.

Captant l'objet de ses recherches, Akros lui fit un signe de tête en direction du fond de la clairière.

A cet endroit, d'une paroi rocheuse s'écoulait une cascade, jusqu'à un petit étang dont les remous faisaient naître des suites de vaguelettes régulières.

Le trio se mit donc en marche, bientôt rejoint par un Rovann sorti de nulle part. Sandberg l'accueillit avec indifférence, la seule chose qui l'intéressait était de revoir son fils. Cette pensée seule l'obnubilait, l'obsédait.

Quant à lui, le professeur localisa en s'approchant la source véritable de la lumière. Des boules de couleur flamboyantes, aux nuances vaguement pastel, flottaient dans l'air au-dessus de la surface de l'étang et à ses abords : rose, beige, turquoise, lavande, orange. Elles paraissaient constituées d'énergie pure, à l'état brut. Elles brillaient si fort que l'œil était incapable de les fixer, tels des soleils réduits à la taille de ballons de football.

Arrivés à la hauteur de l'étang, ils virent qu'une espèce de ponton enjambait celui-ci à peu près jusqu'à son milieu. En face, la chute d'eau.

Ce n'est que quand ils voulurent le traverser que les Waldens réagirent. Ils barrèrent de leurs lances croisées le chemin aux deux hommes. Akros prit la parole :

« Ce lieu est sacré. Vous êtes ici dans notre Sanctuaire. Avancez-vous à notre suite et faites preuve de la plus grande humilité. »

Alors, les deux guerriers franchirent le ponton jusqu'à son extrémité et se prosternèrent, genou à terre et tête inclinée vers le sol.

-Mère, prononcèrent-ils en chœur.

A ce simple mot, la cascade commença à s'animer, puis à frémir. Sur le voile liquide se dessina peu à peu les prémisses bouillonnants d'un visage, qui s'effaça cependant bien vite sous un rayonnement, fulgurant et presque insoutenable qui émanait de derrière. Finalement, l'agitation et l'éclat retombèrent d'un cran et la fine cataracte stabilisa sa course verticale dans un miroitement de gouttelettes, de particules et d'embruns argentés. Et sur ce revêtement aquatique apparut de nouveau le visage, un peu plus clairement cette fois-ci (sans être exactement défini non plus). Un visage de femme, bien entendu. Un visage svelte et virginal, qui sous cet éclairage ondulant, semblait fait de mercure.

Un visage dénotant d'une certaine candeur, d'une éternelle jouvence, mais qui racontait aussi dans ses traits chacune des étapes de la création, qui ouvrait au monde les secrets de l'existence et les profondeurs de l'ailleurs ; qui narrait l'histoire des civilisations, de leurs guerres, de leurs épopées

et qui au bout des choses laissait entrevoir dans ses sillons à jamais juvéniles... l'étincelle originelle de la Vie.

Gaïa ! s'émerveilla le professeur.

Ce moment, même s'il n'était nullement concerté ou attendu, marquait l'apothéose d'une vie et Arthur Lavoisier en était pleinement conscient, en contemplant la Déesse dans son habit liquide. Son compagnon, lui, à peine troublé par l'apparition, fit un pas en avant et s'adressa directement à celle-ci :

-Dame Nature, Mère Gaïa ou... (il hésita, visiblement étonné par sa propre audace) j-je ne sais trop comment vous appeler... mais avec tout mon respect, je suis venu ici pour récupérer mon fils. Et je ne repartirais pas sans.

Rovann l'assassina du regard, mais avant qu'il ait pu s'emparer de sa lance, la voix chantante et désincarnée – comme venue de partout à la fois – de la matriarche résonna dans la clairière, intimant le silence à tous.

-Votre enfant vous sera rendu, humain. Mais vous devrez aussi écouter un récit, un récit qui vous expliquera les raisons de sa présence parmi nous et les enjeux qu'il y a derrière. Ainsi vous comprendrez.

A sa gauche, l'homme perçut un mouvement au loin. Il se tourna et vit un des gardes postés là, celui qui était le plus proche de l'étendue d'eau. Sous ses yeux, la silhouette se raidit, puis se convulsa et se modifia progressivement... prenant au fur et à mesure des spasmes, d'une saccade à l'autre la forme d'un adolescent : celle de son propre fils. David, blond, beau comme au premier jour et aux courbes athlétiques, qui courait maintenant frénétiquement vers son père – lequel était trop ému et bouleversé pour faire le moindre geste.

-PAPA !!!

Essoufflé, il sauta au cou de son père. Pendant plusieurs minutes, ils s'embrassèrent et s'étreignirent farouchement, réconfortant chacun l'autre de sa présence, sans prononcer un mot. Une joie presque animale se dégageait de cette scène.

Personne ne fit de commentaire ou ne brusqua ces chaleureuses retrouvailles.

Puis, attendant qu'elle s'exprime, ils se tournèrent tous vers Gaïa. Elle engloba la clairière de sa prescience, imprégnant l'atmosphère d'une aura épique et solennelle... et débuta enfin son récit.

« C'est une longue histoire, mais je vais essayer de la condenser au maximum. A la base fut le « shôll ». Chez vous humains, cette force vitale a par endroits été appelée « mana », « chi » ou « chakra », selon la tradition des peuples ou leur origine géographique. Mais c'est bien la même chose que l'on nommait différemment : l'essence vitale de la terre, son germe, son fruit pur et sans artifices, possédant le pouvoir, lorsqu'il est bien maîtrisé, de créer des illusions ou des maléfices. Tombé entre de bonnes mains, il peut créer le bien et la splendeur ; tout comme il peut engendrer le mal, la terreur ou des choses pires que la mort. Dans le monde des hommes, il fut utilisé à de nombreuses fins, pour divertir, pour effrayer, pour asservir, pour éblouir, guérir ou communiquer avec les esprits... C'est à ce moment-là de l'histoire que nous devons parler de magie ou de sorcellerie.

L'incarnation de la terre – du moins, sa représentation provisoire, car aucune figure, aucun corps d'emprunt ne saurait en restituer ni la majesté, ni l'omnipotence – fit une pause, laissant à son auditoire le temps d'assimiler ces premières notions.

« La magie n'existe pas. Elle n'est qu'une illusion, un artifice utilisé pour ne pas avoir à aller au bout des choses, pour ravir les foules et essayer de rationaliser l'existence d'êtres suprêmes, de nier le merveilleux qui nous entoure et les miracles de la nature. « Voilà la magie, elle explique les chats à deux têtes, les orbes et les phénomènes paranormaux. » Ainsi parlent les ignorants et ceux qui croient savoir. Mais je le répète : la magie n'existe pas. C'est la sorcellerie qui est à la base de tout. »

« Avec le temps et les affres de l'obscurantisme, le terme de « sorcellerie » a hérité d'une

connotation malfaisante et nuisible qui est à l'inverse de sa réelle signification. Les druides de vos âges anciens n'étaient rien d'autre que des sorciers, des manipulateurs du shôll qui entraient en contact avec les élémentaux et les forces invisibles de la terre ; des guérisseurs se servant des bienfaits de la nature et de leurs connaissances ésotériques afin d'aider leurs prochains ou communiquer avec l'au-delà. Les pentacles, les herbes, les poignards d'ivoire, les bougies et autres symboles chers aux usurpateurs d'aujourd'hui ne sont devenus les instruments d'un culte soi-disant diabolique que parce qu'ils ont été pervertis et corrompus par l'ignorance humaine... »

« La sorcellerie n'est que la pratique primaire, basique et sans volonté de nuire, du shôll. Elle permet d'aider autrui, mais aussi d'apprendre des éléments et de nous situer dans l'immensité de l'univers. Elle permet de tirer du sol une quantité d'énergie pure et inépuisable, alimentant ainsi des villages entiers. Elle permet de construire sans pollution. Elle permet de créer des choses de toute beauté qui n'existent que dans les imaginaires les plus fantasques. Elle permet de se protéger contre les agressions extérieures sans répliquer par les armes. Elle anime l'inanimé, illumine l'obscurité, panse les blessures, voyage à travers les espaces et les mondes extérieurs, ouvre des gouffres inaccessibles, puise dans les racines pour en extraire le suc, le nectar primordial. Elle est l'extension des ressources de l'Homme et le prolongement de la Divinité. Le lien spirituel entre la terre, le ciel et l'insondable infini des galaxies. »

Nouvelle pause. Tous étaient hypnotisés par les reflets métallisés de la cascade et les paroles de l'éminence. Cependant, tout fasciné qu'il était, le professeur devina avec une longueur d'avance la suite du discours :

« Naturellement, il fallait des êtres dans la création pour incarner ces forces et les modeler selon des désirs et une conscience propre. C'est donc là... »

-Qu'interviennent les Waldens, compléta-t-il.

Un sourire radieux naquit sur la surface diamantine de l'eau et consuma la clairière de sa lumière, telle une comète filant entre les astres.

« C'est exact, humain. Il fallait en outre des gardiens pour préserver mon royaume et le shôll. Ce n'était ni là de la vanité ou de l'orgueil, mais juste le plaisir simple de voir une race s'approprier cette matière et en perfectionner les arts ; l'éduquer selon mes préceptes pour en faire des entités autonomes propres à interagir avec, tout en régulant son flux. Des gardiens du shôll et de la Terre, en somme. »

« Le monde était encore jeune, l'Homme tenait à peine debout qu'il avait déjà la tête remplie de rêves de grandeur. Les animaux, eux, vivaient à leur loisir, indifférents aux saisons et aux gloires éphémères. Il fallait un juste milieu, en accord avec son environnement... à l'écoute des sources, des grondements de la terre ou des furies des vents, apte à saisir ces messages pour ne faire qu'un avec eux et protéger les trésors de la nature. Un intermédiaire entre moi-même et mes sujets les plus dévoués. »

« Quand je créai les Waldens, ils apprirent les rudiments du shôll et le domptèrent vite comme un outil familial. Érigeant des barrières, accouchant d'œuvres exceptionnelles, bâtissant des merveilles à partir de rien et faisant de la forêt une nef somptueuse dans la plus grandiose des cathédrales. Ils soignaient les animaux malades, élargissaient les lits des torrents trop à l'étroit ou façonnaient dans la roche des vigies leur prévenant de toute intrusion extérieure. Mais ils exploraient également les arcanes de ce pouvoir, se projetant mentalement hors de leurs corps, dans des endroits dangereux et interdits. Ils s'habituaient à transformer des objets en êtres. A matérialiser des choses inexistantes. Tout cela, avec la puissance du shôll. Ils construisirent bientôt des villes, où des prêtres enseignaient les arts mystiques aux plus jeunes générations sous mon œil vigilant – à cette époque, j'empruntais l'habit d'une jeune nymphe en me fondant parmi mes enfants, qui me reconnaissaient comme leur mère et souveraine à la fois. »

« Nous vivions en osmose comme dans une cour de prodiges ; élèves et maîtres partageant les mêmes extases, le même bonheur. C'était la vision qui se rapprochait le plus du paradis. »

A ces derniers mots, l'intonation de la narratrice s'assombrit et le malaise tomba d'un coup sur le groupe (humains comme Waldens), sans prévenir.

« Parmi les disciples les plus doués, certains étaient attirés par le côté plus sombre du shôll – son

utilisation la moins bénéfique et profitable à la communauté. Certains s'en éloignèrent d'eux-mêmes, d'autres furent raisonnés par les Anciens ou les prêtres, mais la plupart y renoncèrent après un temps de réflexion. Tous sauf un, qui continua sur cette voie occulte... Son nom était Alimar. »

« Au début, ce n'étaient que des détails, mais à mesure que le temps passait, ses recherches le conduisirent sur des sentiers de plus en plus obscurs et périlleux. Il fit des expériences sur les matières mortes et les objets, qu'il essayait de rendre vivants. Il transvasait la substance vitale d'êtres dans d'autres vaisseaux et tentait constamment de braver les lois physiques – comme magiques – les plus élémentaires. Malmenant la chair et les tissus, persécutant les organismes et les formes de vie plus faibles. Le pas décisif fut franchi lorsqu'il fit des essais sur des cadavres, allant jusqu'à tuer lui-même pour arriver à ses fins. Il échangea les charmes contre des maléfices et des crânes polis à la place des talismans...son innocence contre la damnation. »

« Il avait tracé une nouvelle route dans la peau des corps en décomposition et les rituels sanglants : celle de la nécromancie. »

Lavoisier songea subrepticement au mythe biblique de l'ange déchu, de l'Eden perdu et du retournement de Satan comme les forces divines. Il sentit au même moment dans son esprit la main caressante de Gaïa s'emparer de cette idée et lui renvoyer ensuite avec toute la force d'évocation qu'une telle image peut susciter.

Un lieu idyllique transformé en champ de gravats ; un noble sorcier changé en archange de mort et de destruction.

« C'est une analogie pertinente, bien que conventionnelle. »

Tous se tournèrent vers le vieil homme, intrigués par cet échange muet.

-Se pourrait-il néanmoins, s'aventura-t-il, que ces événements aient servi de modèle pour l'ancien testament ? D'après ce que l'on sait, le peuple Walden est de loin antérieur à l'homme civilisé... peut-être la Bible et toute la doctrine religieuse orthodoxe a-t-elle été inspirée par ce péché, cette trahison originelle...

-N'interrompez pas Mère Terre, insolent ! l'interrompit Rovann.

Sandberg père et fils pouffèrent.

-Humain, je ne vous contredirais pas, mais ce sont là des conjectures hors de propos.

-Je vous prie de m'excuser, fit-il en s'inclinant, rouge de confusion.

Nullement ombragé par ce bref intermède, l'esprit de la nature reprit son récit là où il l'avait laissé :

« Nous l'avons banni du domaine. Puis nous l'avons renommé Beldren-Ardoz : le « noir fléau » dans notre langue, car à force de se verser dans les pratiques occultes, sa peau était devenue noire comme la suie ; telle une bête nécrophage se nourrissant dans l'abîme. Son pouvoir était alors devenu presque égal au mien. Mais avant de s'en aller, il réussit à reprendre à son compte les anciens déviants et avec sa horde de créatures maléfiques, s'en constitua une armée. »

Sandberg déglutit de dégoût à ces dernières paroles, imaginant des régiments de créatures mortes et pourrissantes relevées de leurs tombes, sous les ordres d'un demi-dieu aussi noir que des sépultures éventrées.

-Les Orinos..., murmura-t-il.

En guise d'assentiment, la cascade émit comme un long soupir teinté d'amertume, projetant des vagues d'écume jusqu'aux poteaux de soutènement à leurs pieds.

Les gardiens en serrèrent les poings de rage et de frustration mêlée.

Ce qui venait après, les deux humains – et probablement David, aussi – le savaient déjà, Akros le leur avait raconté : la guerre, le massacre, la perte d'Altreya...

Mais Gaïa tenait à ce que ses invités le voient de leurs propres yeux. Elle indiqua un endroit de l'étang où l'eau était si claire et limpide qu'ils en voyaient le fond. Il était tapissé de rochers, de galets et de calcaire recouverts de plantes marines flottant dans les remous causés par la chute d'eau.

Ils virent alors s'y former des images d'une netteté confondante, traduisant l'ahurissante barbarie que les Waldens avaient eu à faire face : des batailles homériques sur fond de cieux déchirés, des

empilements de cadavres pareils à des tours, des déflagrations cataclysmiques qui soufflaient les édifices comme des châteaux de cartes, ouvrant le sol sous de profondes secousses telluriques. La reconstitution était si réelle, si frappante, qu'ils sentaient dans l'air une odeur de pourriture et la terre trembler sous leurs orteils ; ébranlée jusqu'à ses fondations et son noyau de magma liquide.

Suite à ça, il n'y avait plus rien à dire. Les deux hommes, choqués, hébétés, perdaient leurs regards dans le néant, sans pouvoir exprimer leurs émotions. David lui, s'agrippait à son père, tremblant légèrement à ses cotés.

-Je compatiss sincèrement à la douleur et au malheur de votre peuple, mais... quel est le rapport avec mon fils et que vient-il faire là-dedans ?

-*Votre enfant est l'Hirù, l' élu.*

Sandberg afficha une grimace de stupeur si grotesque qu'elle le rajeunissait d'au moins dix ans. *« Dans chaque génération d'hommes, un peu partout dans le monde, s'illustre un être dont le savoir et les connaissances « magiques » sont innées, possédant à son insu une parcelle de shôll dans ses veines. Nombreuses personnalités de votre monde, passées ou présentes, en font partie – souvent sans le savoir eux-mêmes (Lavoisier pensa à Houdini, qui avait souvent dépassé les limites de la prestidigitacion et que beaucoup avait soupçonné d'avoir pactisé avec les forces occultes). Votre fils est l'un d'eux. »*

L'homme regarda sa progéniture, comme s'il venait de le découvrir à l'instant. Sa mine comique se changea en un rictus indéchiffrable, mais qui le rendait encore plus idiot. David, lui, un de ces êtres ? Un « élu » ?

Il avait toujours eu d'excellentes notes à l'école, certes, mais de là à s'imaginer que...

Imperturbable, Gaïa poursuivit ses explications, son visage séraphique toujours niché dans cette chute d'eau statique et réfléchissante, pareille à une colonne de glace figée par le froid.

« Suite à cette guerre, Beldren-Ardoz et sa horde furent vaincus, mais non anéantis. Grâce aux cultes de ses disciples, ce dernier végète dans un état immatériel, entre la vie et la mort. Mais tous les siècles, il retrouve un peu de sa substance, recueillant par leur entremise assez de force vitale pour le sortir de cette inertie fantomatique. Il accumule peu à peu du pouvoir, attendant l'heure de son retour triomphal d'entre les ombres de sa déchéance ...Ainsi, ses Orinos trouvèrent un jour votre fils et s'en emparèrent en prenant la forme de Waldens, peut-être pour le duper, peut-être parce que sous cette forme, ils possèdent une force accrue, nul ne le sait. »

Un frisson parcourut Sandberg et dans ses bras, David sanglota à ce souvenir, plus épouvantable que le pire de ses cauchemars.

« Fort heureusement, une troupe de nos soldats tombèrent par hasard, lors d'une mission de reconnaissance, sur le repère des mécréants où ils cachaient l'Hirù. Un combat carnassier s'ensuivit, mais nous réussîmes à le ramener ici. Il était capital que l'Enfant ne tombe pas aux mains de l'ennemi, auquel cas, ils auraient pu à l'aide de ses pouvoirs réveiller Beldren-Ardoz pour de bon... Nous n'avons eu d'autre choix que le garder parmi nous, espérant secrètement que l'un de vos semblables vienne un jour le récupérer. Et vous voilà à présent. »

-Et vous voulez nous dire que si on était pas venu, vous l'auriez gardé ici pour toujours ? s'écria Sandberg, indigné.

-Mettez-vous à leur place, fit le professeur un poil méprisant. En ayant David dans leur camp, ils étaient sûrs de garder l'avantage sur le nécromancien.

-Assez, humains !!

Une vague de mécontentement – cependant dénuée de toute agressivité – afflua sur eux et les noya sous leur flot. Ils se retournèrent derechef vers la cascade, honteux.

« Il n'était nulle question de garder l'Hirù à notre profit ou non. Peu importe pour nous de le savoir vivant ou mort en dehors de nos frontières, mais de ce côté-ci et aux mains de l'ennemi, il constitue une arme mortelle. Et gardez-vous bien de nous juger égoïstes, car après avoir écrasé les Waldens, Beldren-Ardoz n'aurait plus eu aucun d'obstacle entre ce domaine et votre monde. Il en aurait pris possession et l'aurait asservi aussi sûrement que vous respirez ; en prenez-vous conscience ? Votre fils est ici dans le Sanctuaire en sécurité, autant pour la sienne que celui de

notre peuple. »

L'adolescent fut dans les instants qui suivirent le centre de toutes les attentions. Gêné, il se tourna vers son père, comme s'il avait commis une bêtise. Pourquoi fallait-il qu'il se retrouve au milieu de tout cela, lui qui n'avait jamais rien demandé ?

« Mais maintenant que vous êtes là, vous pouvez choisir de le ramener avec vous ou de le laisser ici, où son aide serait déterminante pour l'issue des conflits à venir... Le choix vous appartient, humains. »

Il n'y eut nulle concertation. David plongea le regard dans celui de son père et l'amour filial, la gratitude et la joie de se retrouver qui s'y lisait était si intense que le doute ne pouvait être permis. Non, malgré le poids qui pesait sur ses épaules, il ne resterait pas et ne prendrait parti dans cette guerre absurde. Il était bien trop jeune pour endosser de telles responsabilités, même si des milliers de vies étaient en jeu.

Samuel Sandberg était allé tirer le professeur de sa retraite et ensemble, ils avaient bravé tous les dangers pour venir récupérer cet enfant, au cœur de la forêt, dans les terres d'une race primitive réputée pour sa sauvagerie – ils savaient maintenant, à la lueur des derniers événements et du récit de Gaïa, que ces forfaits étaient en vérité imputables aux Orinos et à leur sombre maître. Malgré tout, ils devaient néanmoins s'en aller ; leur place n'était pas ici.

Peinés de devoir quitter ce havre de paix, d'envoûtements et de beautés élégiaques, ils firent donc leurs adieux à contrecœur et prirent le chemin du retour sans entrain. Mais avant de quitter les lieux, l'esprit de la forêt de la terre tint à leur faire les ultimes recommandations.

« Vous n'avez pas à rougir de votre décision, humains. Vos pensées sont pures et vos cœurs nobles. Mais il est normal que certaines choses priment dans l'ordre de vos priorités. N'ayez crainte : tant que vous tenez l'Hirù loin de nos frontières, Beldren-Ardoz et ses rejetons ne seront pas un problème. Rovann et Akros vous escorteront au-dehors, ainsi vous n'aurez pas à tourner en rond pendant des jours pour trouver la sortie (Lavoisier eut un sourire pincé en repensant au trajet chaotique qui les avaient menés jusque-là) et vous emprunterez en outre des chemins plus sûrs. »

Croyant que c'était là la fin, ils s'inclinèrent et commencèrent à se détourner, mais...

-Une dernière chose.

De l'écran liquide et lumineux de la cascade jaillit soudainement un projectile de forme indistincte, jusqu'aux pieds de David. Un instant, il fut entouré de miasmes mordorés et tourbillonnants, puis il révéla sa nature. C'était une feuille de chêne habilement taillée dans le bois, respectant jusqu'à la moindre nervure. En son centre était gravé une rune de la plus grande finesse, pareille à une calligraphie japonaise.

Une corde pendait au bout d'une des extrémités, permettant de la passer autour du cou : c'était un talisman.

Il l'enfila et sentit instantanément une douce chaleur l'envahir.

-Ainsi, vous allez avec ma bénédiction. Puissent vos pas ne jamais vous diriger en des funestes impasses, l'esprit de Gaïa vous protège. Adieu, nobles humains.

Le visage de la Déesse se disloqua peu à peu puis disparut tout à fait dans le cours impétueux de la cascade ; scintillant à nouveau dans la danse chamarrée des globes d'énergie.

La chute d'eau n'était plus qu'une chute d'eau, toute trace de magie ou de phénomène mystique ayant disparu.

Il était de temps partir.

Alors, tournant dos au mur liquide – aux légendes, aux survivances d'arts magiques, aux abominations et aux cultes, aux paradis perdus, aux solstices d'or et aux civilisations au-delà des éons – ils s'avancèrent et traversèrent la clairière, laissant derrière eux l'univers des Waldens pour retrouver leurs petites maisons prosaïques dans leurs petits vies d'hommes dénuées de folles ambitions, de décadence ou de rêves blasphématoires.

Simplement des hommes... enfants d'un monde qui leur ressemblait.

Sur le chemin, Akros dut les abandonner, leur expliquant que la voix de la terre lui avait transmis les rumeurs d'une échauffourée, à l'est.

-Soyez rassurés, Rovann pourra aisément assurer votre protection jusqu'aux limites de notre territoire. Il vous conduira à l'endroit exact par où vous êtes entrés, sans encombre.

Après quoi, il fit une gracieuse révérence pour chacun des trois humains – un peu plus appuyée pour David – et s'en alla en leur lançant une formule de bonne fortune, déjà emporté par le crissement de l'acier et l'odeur du sang.

Ils reprirent de suite leur marche, Rovann les précédant sur un sentier caillouteux guère élégant, mais tout à fait sûr et hors de portée des maraudeurs. Dans ce coin-ci du domaine forestier, les arbres étaient dégagés et la végétation saine, permettant de laisser apparaître la lune sans difficulté, éclatante et glaciale à la fois.

Par moments, des traces d'architecture Walden émergeaient du fouillis des ronces, certaines témoignant d'affrontements passés, d'autres de moments plus gais et insoucians, mais toujours dans ce style inimitable que Sandberg et le professeur avaient maintenant appris à reconnaître.

Ils firent plusieurs pauses pour se nourrir ou se reposer, mais le trajet était comme l'avait promis Gaïa beaucoup plus court et leur allure, plutôt rapide.

-Nous serons arrivés dans moins de douze heures, estima leur guide. Dormez donc un peu, l'air est léger et la brise est douce. Je monterais la garde pendant ce temps-là.

Il prit son poste de guet en leur jetant un bref regard dédaigneux, en totale contradiction avec ses paroles et ses manières faussement cordiales.

Décidément, je n'aime vraiment pas ce type, marmonna intérieurement David en se pelotonnant contre son père.

Le lendemain, après une progression de plusieurs heures dans le noir, ils commencèrent à distinguer les premiers signes d'éclaircies dans le ciel. C'était la première fois pour David depuis presque deux ans et une bonne semaine pour les deux adultes, même s'ils avaient rapidement perdu le compte des jours, à l'intérieur de cet autre monde dans le monde...

-Oh mon dieu ! s'écria Arthur Lavoisier, ému aux larmes.

-Ça fait du bien ! jubila le fils Sandberg en courant, les mains écartées devant les yeux.

Son père lui, garda une posture méditative, un sourire hésitant sur les lèvres en observant les premières lueurs du soleil dans ce ciel encore étoilé. C'était l'aurore ; il avait l'impression de ne pas en avoir vu depuis des siècles.

C'est à ce moment-là que Rovann s'arrêta. Il les regarda tous les trois, l'expression neutre, puis montra du doigt vers sa gauche :

-A environ un ou deux kilomètres dans cette direction se trouve votre sortie. Les Waldens ne s'approchent jamais trop près des limites du royaume, ils n'aiment pas être vus en-dehors. C'est donc ici que nos chemins se séparent.

Bien que ces mots de circonstance eurent du mal à sortir, le professeur se déclara avoir été honoré de sa compagnie au nom de tous.

Puis, ils s'écartèrent et...

-Lâchez-mooiii !!!

La voix de David. Sans qu'ils aient compris comment, le guerrier s'était glissé dans leur dos et avait empoigné l'adolescent par l'avant-bras, lequel se débattait en hurlant.

-Sa main, elle brûle ! Lâchez-moi, sale brute !!

Un rire rauque, effrayant, retentit et la chose qui prétendait être Rovann commença alors à muer. A *fondre* sur lui-même. Sa carapace de chair sembla se déchirer pour dévoiler ce qui se cachait en dessous, visqueuse matière s'écoulant des fissures comme du pus noir et gluant pour prendre forme peu à peu. Ni Sandberg ni le professeur n'eurent besoin d'attendre la fin de la transformation pour comprendre ce qui était en train de se matérialiser sous leurs yeux, cette chose qui avait volé les

traits d'un fier Walden pour s'y fondre et cacher son âme de pois : Beldren-Ardoz, le Noir Fléau dans toute son affreuse et vile splendeur.

Sa charpente et son anatomie étaient presque semblables à celle d'un commun Walden, mais les muscles pourris et les chairs dévorées par les vers étaient apparentes, des fragments de peau aussi fins que des fils d'araignées reliant certaines parties... ses viscères décolorées pendaient du cratère de sa cage thoracique comme des légumes gâtés. Les os étaient saillants par endroits et son crâne allongé totalement nu, à l'exception de la lueur écarlate malsaine habitant ses orbites.

Le nécromancien n'avait pas volé son nom, il était aussi abject dans ses desseins que dans son aspect. Un charognard n'aurait pas eu meilleure allure...

-L'Enfant est à moi, rugit-t-il aux cieux ; son pouvoir est mien !!

Une chape de nuages couleur de rouille teintée d'indigo vint recouvrir la canopée, tandis que le tonnerre tonnait au loin. Comme si le ciel préfigurait des désastres à venir...

D'un bond, Sandberg s'élança vers le mage, bien décidé à lui ravir son fils des mains. Mais celui-ci l'envoya dans les branchages, inconscient, sans la même le toucher. Il avait à peine levé la main dans sa direction. Ses pouvoirs étaient terrifiants.

Puis, le Fléau tourna sa paume vers les astres et une nuée d'éclairs rougeoyants embrasèrent soudainement les cimes, recolorant les sous-bois d'une palette digne d'une toile surréaliste. Le Chaos était à leurs portes, ne demandant qu'à être rassasié de sa faim sans limites. Et dans les yeux de son émissaire brûlait la flamme de sa corruption, de sa volonté d'avilir et d'asservir, sa ire et sa soif de pouvoir, ne considérant les Waldens et la race humaine que comme de futurs esclaves en sursis ; la Terre en guise de tribune à ses plus démentes aspirations.

Le Mal était son nid et la souffrance d'autrui l'auge dans laquelle il se repaissait de ces macabres festins.

-Je suis Beldren-Ardoz, le Grand !!! hurla-t-il aux vents déchaînés dans une attitude conquérante. Prosternez-vous à mes pieds, offrez-moi en tribut vos misérables existences et peut-être ne les hanterais-je pas jusqu'aux derniers jours de la Création !

Déjà gagné par les possibilités du shôll emmagasinées chez David, ses muscles et ses tissus commençaient à se régénérer et des ailes de jais lui poussaient dans le dos...

-Laisse ce gamin tranquille, idiot gargouille ! s'écria Lavoisier.

David profita d'un moment d'inattention pour se dégager de son tortionnaire, qui se tourna en beuglant vers le professeur.

Subitement, les poignets du vieil homme furent menottés par de lourdes chaînes surgies du néant. Sous leur poids insensé, ce dernier s'affala littéralement sur le sol, bientôt harnaché au niveau des chevilles et des bras par des racines sorties de l'humus.

Il était parfaitement incapable de bouger.

Affolé, David recula de quelques pas, fixant son ennemi comme un animal apeuré le ferait de son prédateur. Mais il y avait aussi de la détermination dans ce regard, en contrepoint de son désespoir. Le nécromancien ricana, conscient de sa victoire inéluctable sur le gamin, en cas de duel.

-Je ne sais quelle idée stupide est en train de germer dans ton cerveau inférieur d'humain, mais je te conseille d'ores et déjà d'abandonner. Ça nous évitera beaucoup de tracas et sang inutilement versé.

-Vous ne me faites pas peur, murmura David en refermant la main autour du talisman accroché à son cou.

A nouveau, il ressentit cette douce chaleur l'envahir... et prendre de l'ampleur, emplissant graduellement d'énergie son corps d'adolescent et réveillant les réserves de shôll qui sommeillaient dans ses cellules. Il se sentait invincible et prêt à exploser.

Puis dans sa tête, il entendit chuchoter le timbre maternel de Gaïa, s'adressant à lui peut-être par télépathie, peut-être au travers d'autres vecteurs.

C'est cela, puise, puise dans la source, Hirù... ton pouvoir est grand, mais il peut encore servir de catalyseur pour utiliser la magie issue des éléments. Plonges-y et nourris-en toi... puise dans la source, son pouvoir est tien...

Prenant alors la mesure de ces paroles, David se redressa, se cambra légèrement et laissa les vagues

de shôll déferler dans son corps. Un véritable raz-de-marée. Il entendit le démon siffler, mais n'y prêta guère attention, tout à sa vigueur nouvelle.

Il tendit le bras. Une longue hallebarde en platine se matérialisa entre ses doigts.

-C'est impossible, fulmina le démon, furieux. Pas ce gamin ! Pas un vulgaire gamin !!

Il semblait maintenant tout décrépi : ses ailes avaient stoppé leur croissance – plus guère que des moignons – et ses chairs flasques et nauséabondes pendaient à nouveau telles des loques, maintenant que le flux de shôll entre lui et l'adolescent avait cessé. Il ressemblait plus que jamais à l'un des êtres de la fosse où il avait élu domicile.

David, lui, commença à avancer vers ce dernier ; indifférent aux arbres en flammes, aux vents rugissants, aux cieux désolés au-dessus d'eux prêt à déverser leur apocalypse d'eau et de foudre.

Il avançait, résolu, son arme brandie devant lui comme un sceptre.

Beldren-Ardoz, comprenant brusquement qu'il risquait la perte, se confectionna lui aussi une arme (mélange changeant de hache double, de masse d'armes ou de faux, selon l'envie) fonça vers David et engagea le combat. Mais il remarqua rapidement qu'il était perdu d'avance. A chaque attaque lancée, l'enfant paradait et lui renvoyait ensuite au quintuple. Lui, une entité de plusieurs siècles sur le déclin contre la robustesse de la jeunesse, aidé par les forces bienfaitrices de la forêt. Il ne faisait pas le poids.

Mais alors qu'il se voyait déjà vaincu, il prit son adversaire par trahison et le mit à terre.

Il fallait le mettre à mort, sans lui laisser le temps de souffler.

-Paies pour ton orgueil, humain rampant !! hurla-t-il, prêt à écrabouiller la tête sous la masse d'acier hérissée de pointes.

Lavoisier, cloué au sol, gémit en fermant les yeux.

C'est la fin...

Le coup fatal ne vint pas.

En un éclair, une troupe de soldats Waldens les avait complètement cerné. Certains montés sur des espèces de licornes à la robe blanche, certains chevauchant des oiseaux d'or et de feu, d'autres simplement à pied. Ils formaient un cercle meurtrier autour de l'adolescent et du nécromancien, mais c'était sur ce dernier que tous pointaient leurs lances.

Il jetait sur eux maléfice après maléfice – rochers broyeurs, pluies d'acide, sortilèges d'ombres – mais ils restaient stoïques et inaccessibles à ces attaques. David en saisit après un temps la raison : un espèce de voile, comme un halo arc-en-ciel fait de matière pure, entourait leurs silhouettes.

Et il se rendit vite compte que lui aussi était ainsi protégé.

Puisse, murmura-t-on de nouveau dans son esprit.

Les guerriers faisaient écho à la voix mentale...

Puisse, toi seul a le pouvoir...

Le shôll bouillonnait dans ses veines et à travers ses nerfs, ses artères, dans la fibre de chacun des muscles de son corps.

Ouvres-toi, ouvres tes sens et recueille l'essence vitale.

Il sentit en effet l'essence le traverser et venir à lui. Il se releva.

N'aies pas peur de cette force, tu la dompteras et tu la plieras à tes exigences.

Il vit des fluides vaporeux s'échapper des bras tendus des Waldens vers lui, jusqu'au réceptacle de son organisme.

Va et ne crains pas.

Il marcha vers Beldren-Ardoz – lequel était acculé contre un arbre déjà noir de suie –, les yeux révulsés, uniformément blancs, une expression sauvage sur les traits.

Venge la forêt, venge sa sérénité troublée, venge mes enfants perdus, venge nos esprits...

Sandberg, coincé dans les branches, reprit connaissance. Lavoisier fixait la scène dans un mélange de fascination et d'effroi.

Tuez-le.

-Tuez-le ! crièrent en chœur les soldats.

-Massacre cette chose, fils ! martela son père quelque part au-dessus.

-Fais-le David, fais-le...supplia le professeur.

Alors, poussant un hurlement semblant s'échapper des catacombes de l'enfer, il prit la hallebarde à deux mains et en pourfendit le Noir Fléau dans un énorme craquement de bois, l'impact ayant fendu l'arbre en deux. La puissance du coup fit trembler le sol. L'ignoble créature, transpercée, émit un ultime gargouillement qui s'interrompit en un râle un spongieux et sanguinolent. Enfin... elle mourut.

Beldren-Ardoz et ses infernales prétentions n'étaient plus.

En réponse, ils entendirent – humains, Waldens, ainsi que leurs chimériques montures – un concert de cris atroces, de sifflements et de hululements résonner dans le lointain : les Orinos étaient eux aussi en train de périr. Simultanément, les restes du nécromancien se liquéfièrent et la substance dont il était fait se mit à couler le long de l'arbre en fumant, calcinant dans une fumée pestilentielle tout ce qu'elle atteignait... David et les soldats s'en écartèrent en grimaçant ; certains crachant dans cette fange corrompue.

Tout était réellement fini.

Les nuages au-dessus de leurs têtes contenaient peu à peu leur colère et le soleil fut bientôt de nouveau visible, plus rayonnant et princier que jamais. A sa lumière vive et revigorante, chacun put contempler les traces de l'affrontement, qui aurait pu se terminer en un carnage de masse, sinon pis. Tous gardaient le silence, conscients de ce à quoi ils venaient d'échapper...

C'est à ce moment-là que David, poussé dans ses derniers retranchements, s'évanouit.

Les adieux furent chaleureux et animés, chaque soldat voulant congratuler l'adolescent à sa manière, jusqu'à l'épuiser plus qu'il ne l'était encore, après avoir libéré une énergie au-delà du seuil de tolérance de son corps.

Mais leur allégresse était communicative et les humains restèrent quelques temps à se reposer au milieu des réjouissances avant de repartir.

Samuel Sandberg avait réussi à fuir sa prison végétale et le professeur à se défaire de ses entraves magiques. L'un avait récolté quelques égratignures et l'autre un léger torticolis ainsi que des ecchymoses aux poignets ; ils s'en tiraient finalement à très bon compte. Au bout d'un moment, Akros arriva lui aussi, perché sur un formidable sanglier de combat, dont le gabarit était deux à trois fois supérieur aux spécimens courants. L'animal était sanglé d'attaches de cuir et de métal clinquant, pareil à une version sur pattes d'un cuirassé de guerre (ne manquaient plus que les tourelles).

-Belle bête, commenta Lavoisier à son cadet.

Le gardien les remercia vivement pour tout ce qu'ils avaient accompli et leur offrit à chacun une courte dague, en guise de respect et d'éternelle loyauté.

-Je vous serais à jamais reconnaissants, nobles humains. Moi mais aussi toute la communauté, ainsi que notre Mère ; et ces mots sont vraiment peu de choses en comparaison des sentiments et des louanges que vous méritez. Nous vous sommes redevables et le peuple Walden se rappellera de vous, soyez-en certains.

Suite à quoi, il se prosterna devant eux, la tête baissée, bientôt imité par la troupe de soldats dans son dos.

Lavoisier fit semblant de protester, mais Sandberg et son fils étaient eux, tout à fait ébahis.

Quand il se releva, David lui tendit la main où reposait le talisman.

-Tenez, dit-il, je n'en ai maintenant plus besoin. Je crois qu'il a servi à ce pour quoi on me l'avait donné.

-Non, jeune Hirù, c'est un réel cadeau que t'as fait notre protectrice. Gardes-le avec toi et sait-on jamais... il pourra peut-être dans le futur t'être encore utile.

-Mais, je ne comprends p...

Akros l'interrompit en lui posant un doigt sur les lèvres, accompagnant le geste d'un clin d'œil.

-Il faut parfois savoir préserver une part de mystère.

L'adolescent affichait un air effaré, ne comprenant toujours pas. Au-dessus de sa tête, les deux adultes échangèrent un regard complice.

Puis, le Walden reprit son sérieux et les salua une nouvelle fois tous les trois, chacun à leur tour.

-Que Gaïa guide vos pas, nobles humains. *Gaya Vlâdyn-Nor*.

Et ainsi, le commandant Akros, gardien du Sanctuaire, leur tourna le dos et rebroussa chemin en compagnie de ses soldats, disparaissant sous les frondaisons tel un mirage sur son improbable destrier.

Père et fils s'étreignirent. Le professeur Lavoisier, lui, coula une larme, se préparant mentalement pour leur départ.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans une clairière donnant sur le chemin qui les ramènerait chez eux, les trois humains constatèrent que Mère Nature leur avait offert une ultime Grâce, une dernière merveille à contempler.

Haut dans le ciel, des zébrures miroitantes ondulaient lentement, tels des serpents éthérés aux couleurs changeantes. Une aurore boréale ; simple, extraordinaire. Et dans ces filaments célestes se tortillant majestueusement dans l'infini, on pouvait distinguer les traits sans âge et irradiants de bonté de la déesse.

Avec un parfait synchronisme, la forêt se mit alors à bruissier et à frémir toute entière, puis poussa un profond soupir d'apaisement, de soulagement, dans lequel planait aussi une note de mélancolie...

Gaïa, mère de l'Humanité et de tous les trésors de la nature – mais également des Waldens et de leurs prodiges –, venait de leur faire ses adieux.

Ils n'avaient plus qu'à emprunter la route qui les conduirait dans leurs foyers.

L'aventure de leur vie venait de s'achever.

EPILOGUE

Penché sur le bureau de sa chambre, David Sandberg planchait sur un exercice de mathématiques. Son retour à la civilisation n'avait, naturellement, pas passé inaperçu. Il avait dû, avec l'assistance de ses parents, se monter toute une histoire de kidnapping – n'étant pas si loin du compte, d'ailleurs – où il était perpétuellement drogué et alité, chantage et demande de rançon à la clé. L'excuse de la drogue lui permettait de n'avoir aucun « souvenir » ni des ravisseurs, ni du lieu où il fut prétendument séquestré, pas plus qu'aucun détail d'aucune sorte (hormis les repas exécrables qui lui étaient imposés).

Ses camarades de classe se passionnèrent rapidement pour ces mésaventures et s'en désintéressèrent encore plus vite, quand ils remarquèrent que David n'avait en rien changé et qu'il n'y avait pas de quoi en faire un fromage, au final. Il réussit à se remettre à peu près à niveau après plusieurs mois de travail intensif – ayant toujours été studieux et sérieux dans ses études – et la vie reprit vite son cours. Les enquêteurs de la police furent un peu moins faciles à convaincre, mais ils lâchèrent eux aussi le morceau au bout d'un moment, passant sur d'autres dossiers qui en valaient peut-être plus la peine.

La famille Sandberg redevint bientôt cette petite famille tranquille et sans histoire vivant aux abords de la forêt d'Argençon : tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Quant à lui, le professeur Arthur Lavoisier continuait à enseigner à l'université, avec une ferveur et un entrain jamais démentis. Il était devenu un des proches amis des Sandberg, leur rendant souvent visite lorsque son travail le lui permettait, échangeant souvenirs et anecdotes sur le mode nostalgique avec le père et se comportant comme un grand-père avec le fils.

David n'y trouvait rien à redire, il adorait ce papy d'adoption !

Mais il se sentait parfois un peu gêné – surtout vis-à-vis de sa mère – lorsqu'ils prenaient cet air de conspirateurs pour aborder certains sujets, dont même lui n'imaginait pas la teneur... se doutant néanmoins qu'il ne trouverait pas ses réponses très loin d'une certaine forêt.

Tout cela lui semblait si loin et confus dans son esprit, parfois...

Avaient-ils vraiment vécu tout cela ? Ou bien n'avait-ce été qu'un délire de leur imagination, un délire qu'ils avaient partagé à trois dans une espèce de folie collective ? On pouvait trouver bien pire, comme hypothèse...

« Rhaa, ce fichu exo ! » pesta-t-il en jetant un coup d'œil écœuré à son cahier.

Pourquoi n'arrivait-il jamais à se concentrer lorsque ses pensées s'égarèrent vers ces routes bourbeuses ?

Soudain, il sentit une caresse tiède et languide sur la peau de sa poitrine. Il passa la main sous l'encolure de son tee-shirt et en ressortit le talisman en forme de feuille, qui pulsait faiblement à un rythme qu'il connaissait bien. Celui de son cœur, celui des arbres et des cours d'eau, là-bas, au bout du chemin.

Hirù, nous avons besoin de toi... murmura une voix mélodieuse dans sa tête, qu'il n'avait pas entendu depuis près d'un an.

A travers la fenêtre, en bas dans le jardin, il perçut quelque agitation. Une ombre passa, puis deux. Finalement, la silhouette d'un renard se dessina près d'une rangée de thuyas, en provenance de la forêt ; masse titanesque et effrayante dans la nuit, qui semblait se ramifier en tous sens jusqu'aux confins du monde...

Le renard le fixa de la fente gris-vert de ses yeux, et dans ce regard brillait une lueur bizarrement familière.

David se leva et répondit à l'appel : une nouvelle mission attendait le héros du peuple Walden.